

1112

ROBERT AMADOU

LOUIS-CLAUDE DE SAINT-MARTIN

ET LE

MARTINISME

INTRODUCTION A L'ÉTUDE DE LA VIE,
DE L'ORDRE ET DE LA DOCTRINE
— DU PHILOSOPHE INCONNU —



G

52

ÉDITIONS DU GRIFFON D'OR

LOUIS-CLAUDE DE SAINT-MARTIN

ET LE

MARTINISME

478732

ROBERT AMADOU

LOUIS-CLAUDE DE SAINT-MARTIN
ET LE
MARTINISME

Introduction à l'étude de la Vie, de l'Ordre
et de la Doctrine du Philosophe Inconnu

Avec un portrait inédit de
L.-Cl. de SAINT-MARTIN
et un supplément bibliographique

PARIS
ÉDITIONS DU GRIFFON D'OR

—
1946



*Droits de traduction et de reproduction
réservés pour tous pays.*
Copyright 1946 by EDITIONS DU GRIFFON D'OR.

A
Monsieur HENRI-CHARLES DUPONT
qui conserve aujourd'hui le dépôt de
cet ORDRE Universel
dont Saint-Martin
révéla l'ampleur philosophique
sans en communiquer l'entière Initiation.
En très respectueux hommage
ces pages sont dédiées.

R. A.

AVERTISSEMENT

On a souvent confondu sous l'appellation de Martinistes, les disciples de Martinès de Pasqually et ceux de Louis-Claude de Saint-Martin. Bien que les théories fussent les mêmes, une différence profonde séparait les deux écoles. Celle de Martinès restait dans le cadre de la Maçonnerie Supérieure, celle de Saint-Martin s'adressait aux profanes. La seconde enfin repoussait les pratiques et les cérémonies auxquelles la première attachait une importance capitale. C'est exclusivement dans le sens de doctrine et de disciples de Saint-Martin que les mots Martinisme et Martinistes seront employés au cours des pages qui suivent. Ainsi parle-t-on du Spinozisme de Spinoza, de Bergsonisme de Bergson.

En particulier l'expression « Ordre martiniste », que l'on lira une ou deux fois, n'implique aucune référence à l'Ordre des Elus-Cohen fondé par Martinès et qui s'est perpétué jusqu'à nos jours; elle s'applique au « Cercle Intime » des Amis de Saint-Martin.

Le lecteur remarquera peut-être le grand nombre de citations de Saint-Martin produites en cet ouvrage. Peut-être s'en étonnera-t-il. Nous

ne croyons cependant pas devoir nous en excuser. Notre seul désir était de donner l'idée la moins infidèle qu'il se pourrait du Martinisme. Il nous a semblé que les extraits textuels s'imposaient, chaque fois qu'une paraphrase risquait de trahir la pensée du Philosophe Inconnu.

Parfois nous avons dû interpréter, déduire certaines conséquences des principes établis. De cela non plus nous ne nous excuserons pas, nous essayerons même de nous en justifier. Car l'idée directrice qui fut nôtre, celle d'une doctrine vivante répond à la pensée du philosophe. Mais le travail de développement qu'elle nous imposait a-t-il été toujours mené dans le sens où Saint-Martin l'aurait conduit ? De cela, hélas ! nous ne pouvons nous vanter. Il eût fallu, pour accomplir une pareille tâche, le Philosophe Inconnu lui-même, ou, du moins, quelque initié avancé, quelque « homme de désir » plus évolué. Et c'est de cette trahison involontaire, dont la multiplication des fragments de Saint-Martin nous a paru limiter la gravité, que nous devons, en définitive, demander pardon au lecteur.

Au cours du présent travail, les œuvres de Saint-Martin sont citées de la manière suivante :

Erreurs désigne Des Erreurs et de la Vérité — on se réfère à l'édition d'Edimbourg 1782, 2 volumes, en indiquant le tome et la page.

Le Tableau Naturel est cité d'après la réédition de la « Bibliothèque de l'Ordre Martiniste », Paris Chamuel, 1900.

« Le Cimetière d'Amboise » et les « Stances sur l'origine et la destination de l'homme » sont cités d'après la réédition de la « Petite collection d'auteurs mystiques », Paris, Chacornac 1913.

Pour les autres écrits de Saint-Martin, on utilise, sauf indications contraires, le texte et la pagination de la première édition.

Enfin rappelons une fois pour toutes que les indications complémentaires sur les ouvrages dont nous citons seulement le titre ou l'auteur sont à rechercher dans la Bibliographie de M. de Chateaurhin ou dans le supplément bibliographique publié à la fin de la présente étude, page 83.

QUEST-CE QUE LE MARTINISME ?

« Il faut qu'un homme soit caché, écrivait
« Dostoïewsky, pour qu'on puisse l'aimer. Dès
« qu'il montre son visage, l'amour dispa-
« rait. » (1)

Ce n'est certes pas à Louis-Claude de Saint-Martin, le « Philosophe Inconnu », que peuvent s'appliquer ces paroles. Ignoré sans doute du grand public, Saint-Martin n'a jamais déçu ceux qui se sont penchés sur sa personnalité si curieuse et ont approfondi sa doctrine spirituelle. Maître de vie spirituelle, ainsi se présente celui que les histoires de la Philosophie rejettent parfois en notes, au bas d'une page. Et parce que son œuvre s'adresse aux hommes de bonne volonté qui de nos jours comme en tous les temps cherchent la vérité et le salut, ce modeste travail a été projeté. On aurait pu, si l'on n'avait craint de voir surestimer sa portée, l'intituler *Initiation au Martinisme*. Telle était bien, en effet, la raison de ces lignes. Et puisque notre dessein était de présenter une introduction à l'étude et à la pratique d'une doctrine, essayons d'expliquer la tâche qui

(1) *Les Frères Karamazov*. Traduction Mongault (éd. Gallimard, N.R.F.). Tome II, p. 250.

s'offrait à nous. Ainsi saisira-t-on mieux, dès l'abord, ce qu'on peut entendre par « Martinisme ».

Il s'agissait, en somme, de présenter une esquisse de la pensée du Philosophe Inconnu. Mais plus qu'aux amateurs de reconstitutions historiques ou aux curieux de débats métaphysiques, il fallait songer à ceux pour qui le Martinisme est un ferment de vie spirituelle, et Saint-Martin un Guide Fraternel, un Maître et un Ami. Préciser pour les « hommes de désir » et de bonne volonté les enseignements mêmes dont ils se nourrissent ou les faire connaître à ceux qu'ils rassasieraient, offrir un tableau vivant d'une doctrine vivante : telle devait être et telle fut notre préoccupation constante en rédigeant ce travail. On ne trouvera donc pas ici, à proprement parler, l'exposé didactique de la « philosophie » de Saint-Martin. Le Théosophe d'Amboise peut, certes, revendiquer une honorable place parmi les « philosophes ». Il pourrait être, à ce titre, l'objet d'un travail détaillé (1). Son œuvre supporterait l'épreuve d'un examen minutieux. Déterminer précisément les influences qui s'exercèrent sur Saint-Martin, en suivre les effets à travers ses différents ouvrages. Retrouver dans cette page du *Tableau Naturel* une réminiscence platonicienne, ou dans tel paragraphe d'*Ecce Homo* le souvenir d'un entretien

(1) Cf. par exemple l'étude de Franck, où la théorie martiniste du langage et des signes est exposée comme le serait celle de Condillac ou de Darwin.

avec Madame de Bœcklin, situer enfin, après l'avoir disséqué, le système qu'élabora au XVIII^e siècle un penseur nommé Louis-Claude de Saint-Martin, autant de tâches utiles, passionnantes même et propres à donner un éclat nouveau à la figure du Maître. Mais ce n'est pas un squelette que nous voulons reconstituer, ni une statue de pierre que nous voulons dresser. Les conditions que nous avons dites et dans lesquelles ce livre a été projeté nous justifieront sans doute d'avoir abandonné tout appareil d'érudition. Seules figureront les indications nécessaires pour comprendre la doctrine définitive, car il existe un aspect « parfait » de la pensée martiniste. Il est au delà des mots et, à celui qui l'entrevoit, permet de saisir la cohérence et le bien-fondé des applications qu'on en tire. « Ce que l'on appelle le Martinisme est à la fois une société d'hommes « poursuivant les études mystiques du Maître « et un système philosophique et métaphysique « que certains ont appelé « une théologie ». « Mais c'est aussi une méthode permettant de « retrouver à la lumière de cet enseignement « même ce qui dans tous les domaines est « spécifiquement traditionnel et initiatique (1). » S'il est aussi une spéculation abstraite, le martinisme est d'abord une ambiance, un état d'esprit, un « esprit ». Il est une teinture, une lumière qui donne sa couleur aux objets qu'elle

(1) GALÉHAUT : *Cahiers de la Fraternité Polaire*, 9 avril 1933, p. 22.

enveloppe, et qui, mêlant sa nuance à celle qui leur est propre, les fond sans les confondre, en une douce harmonie. Puissent ces pages, écrites dans la sympathie et le respect, inciter ceux qu'unit une commune admiration pour Saint-Martin à partir de la lecture pour retrouver l'esprit. Le plus grand peut-être des « philosophes de l'Unité » poursuit sans cesse un effort de synthèse. « C'est un excellent mariage à faire, disait-il, que celui de notre première école et de notre ami Boëhme. C'est ce à quoi je travaille » (1). Dans cette aspiration réside le véritable enseignement du théosophe. Là se trouve exprimée la grande idée qui inspire sa vie entière. Et n'est-ce pas se montrer un fidèle disciple de Saint-Martin que de rechercher dans ses livres l'idée qui les dicta ? « Les livres que j'ai faits, déclare-t-il lui-même, n'ont eu pour but que d'engager les lecteurs à laisser là tous les livres sans en excepter les « miens » (2). La *Bible*, elle-même, le Livre des Livres ne suffit pas à fonder une vérité. « Quelque avances que soient les découvertes que l'on « peut faire dans les livres hébreux, ils ne « doivent pas être employés comme preuves « démonstratives des vérités qui concernent la « nature de l'homme et sa correspondance avec « son Principe, car ces vérités subsistent par « elles-mêmes, le témoignage des Livres ne doit « jamais leur servir que de confirmation (3). »

(1) Lettre à Kirchberger, 11 juillet 1796, Matter, p. 272.

(2) Portrait n° 45.

(3) *Tableau Naturel*, XIII, éd. 1900, p. 169 et 170.

Aussi convions-nous tous les hommes, nos frères, à rejoindre par delà les formules et les démonstrations, l'exaltation mystique du théosophe, à rétablir le canon suivant lequel il jugeait l'homme et l'Univers, et, par-dessus toutes choses, à retrouver la spontanéité de l'élan qui l'entraînait vers Dieu.

Telle est l'invitation que voudrait lancer ce petit livre. Le but de l'auteur serait pleinement atteint si, grâce à lui, un seul « mineur » entendait l'appel des Maîtres Passés, et reconnaissait le véritable Chemin de la Réintégration; la Route Intérieure que lui trace le Philosophe Inconnu, par la voix aimable et grave de Louis-Claude de Saint-Martin.

I

LOUIS-CLAUDE DE SAINT-MARTIN
ET LE MARTINISME

(Rappel de quelques données historiques)

Un nouvel exposé de la vie de Saint-Martin, pour présenter quelque intérêt, devrait s'appuyer sur des documents inédits, élucider certaines difficultés historiques que présente encore l'existence du Philosophe Inconnu. Mais cette délimitation précise dans le temps et dans l'espace de la personnalité sociale de Saint-Martin, n'est pas, on le sait, le but de cet ouvrage. Il paraît donc inutile de présenter, sous une forme différente, la biographie de Saint-Martin, telle qu'elle a été écrite par plusieurs auteurs. C'est à ceux-ci que nous renvoyons et en particulier aux études de Matter et de Papus, ainsi qu'aux livres de Moreau, de Caro, et aux diverses notices des encyclopédies et des journaux (1). Cependant pour bien saisir la doctrine martiniste, il peut être utile de posséder les éléments essentiels de sa formation. Aussi donnerons-nous un aperçu des hommes et des livres dont le contact agit sur Saint-Martin. Mais auparavant, nous reverrons en un simple tableau les grandes époques de la vie du Théosophe d'Amboise, les dates cruciales de son passage sur

(1) Par exemple le court billet nécrologique du *Journal des Débats* du 14 Brumaire, An XII; la notice de Tourlet dans le *Moniteur* reproduite dans les *Œuvres Posthumes* de Saint-Martin, Paris, 1807, t. I, p. xxiv, et tirée à part la même année, sous le titre suivant :

« Notice historique sur les principaux ouvrages du Philosophe Inconnu et sur leur auteur, L.-Cl. de Saint-Martin, Paris, s. d. »

cette terre. Moins que pour aucun autre, semble-t-il, la destinée et la pensée d'un « homme de désir », comme le fut Saint-Martin, doivent avoir subi l'influence des circonstances extérieures. On a souligné le curieux contraste qui existe entre les préoccupations mystiques dont témoigne la *Correspondance avec Kirchberger* et les tragiques épisodes qui agitaient, dans le même temps, la France de la Terreur. Pourtant, il est hors de doute que la Révolution française et le courant d'idées qui l'auréola furent loin de laisser indifférent l'auteur de *l'Eclair sur l'association humaine*. Son attitude à l'égard de la Franc-Maçonnerie s'explique sans doute par une évolution personnelle, mais aussi par la dégénérescence de la Maçonnerie elle-même. Et comment comprendre le système martiniste sans tenir compte des relations avec Martinès et du voyage à Strasbourg ?

Nous croyons donc rester fidèle à notre sujet, qui est l'étude du martinisme, en rappelant succinctement ses fondements historiques d'une part en la personne même de Saint-Martin, d'autre part dans la société qui se réclame directement de lui comme de son créateur.

1. — TABLEAU CHRONOLOGIQUE DE LA VIE ET DES ÉCRITS DE LOUIS-CLAUDE DE SAINT-MARTIN

TABEAU CHRONOLOGIQUE

DE LA VIE ET DES ÉCRITS DE L.-CL. DE SAINT-MARTIN

Avec les principaux synchronismes littéraires, politiques et martinistes

	VIE DE L. CL. DE SAINT-MARTIN	SYNCHRONISMES MARTINISTES	SYNCHRONISMES LITTÉRAIRES	SYNCHRONISMES POLITTIQUES
1730				
1741				
1743	18 janvier. Naissance à Amboise de Saint-Martin.			
1748				
1750				
1754				
1758				
1760				
1761				
1762				
1764				
1765	Brevet d'officier au Régiment de Foix.			
1766				
1767				
1768	13 mars. Saint-Martin est élu-Croix. Il rencontre Saint-Martin pour la première fois. 20 juin : naissance du fils de Martin de Pasqually. Affaire du Guers.			
1770				
1771	Saint-Martin « abandonne le service pour mieux suivre la carrière ».			
1772	Printemps : Saint-Martin obtient des « Passes » au cours de l'opération d'Equinoxe. 17 avril : il est ordonné Réau-Croix.			
1773	Septembre : Saint-Martin à Lyon chez Willermoz.			
1774	Octobre : Voyage en Italie avec Jacques Willermoz, médecin.			
1775	Des Erreurs et de la Vérité. Avril : Saint-Martin à Paris.			
1776	9 juin : Saint-Martin rejoint l'abbé Fournié à Bordeaux. 12 juillet : Saint-Martin part pour Toulouse.			
1777	Début : Saint-Martin à Paris.			
1778				
1779				
1780				

1776	9 juin : Saint-Martin rejoint l'abbé Fournié à Bordeaux. 12 juillet : Saint-Martin part pour Toulouse.				
1777	Début : Saint-Martin à Paris.				
1778		25 novembre. Convent des Gaules à Lyon. J. de Maistre. Grand Profès par Willermoz.		Voltaire : <i>La Bible</i> expliquée. 4 août : naissance de Bal-lanche.	Guerre d'Amérique.
1779		19 décembre : mort de Caignet de Lesterre. S. de Las Casas Grand Souverain.		30 mai : mort de Voltaire. 3 juillet : mort de Rousseau.	
1780		Novembre : Las Casas conseille la dissolution des Cohen et la remise des archives aux Philalèthes.			
1782	<i>Tableau naturel des rapports qui existent entre Dieu, l'Homme et l'Univers.</i>	16 juillet : Convent de Wilhemshausen. bad.	Rousseau : <i>Confessions</i> .		
1783	<i>Mémoire à l'Académie de Berlin.</i>				
1784	Janvier : Saint-Martin prête serment à la Société de Mesmer.	20 octobre : Cagliostro à Lyon.			
1786	12 janvier : retour à Paris avec Zinovief.				
1787	10 janvier : arrivée à Londres avec Galitzin. Rencontre de Law, de Divonne. Partant en Italie avec Galitzin, s'arrête à Lyon en septembre.		Swedenborg. Abrégé en français de ses ouvrages.		
1788	Février. Retour d'Italie, s'arrête à Lyon. Avril : à Paris (Amboise, Montbellard). 6 juin : Strasbourg. Rencontres : Tie-man, Mayer, Turkheim. M ^{me} de Becklin et Salzmann lui révèlent Beehme.		Gœthe : <i>Faust</i> (1 ^{re} partie).	5 mai : Etats Géné-raux à Versailles.	
1789					
1790	<i>L'Homme de Désir.</i> 4 juillet : il fait rayer son nom des registres maçonniques depuis 1785				
1791	Juillet : il quitte Strasbourg pour Amboise. A Paris, ren-contre de la duchesse de Bour-bon.		Volney : <i>les Ruines</i> .	20-22 juin : Fuite du roi. Varennes. 1 ^{er} octobre : Lé-gislative.	
1792	<i>Ecce Homo. Le Nouvel Homme,</i> écrit à Strasbourg. 28 mai : 1 ^{re} lettre de Liebisdorf à Saint-Martin.				
1793	Janvier : mort du père de Saint-Martin. Avril : mandé devant les autorités révolutionnaires d'Amboise. Août-octobre : court séjour chez la duchesse Bourbon à Petit-Bourg. Octo-bre : Amboise. Retour Beehme et Law.		Gleichen : <i>Essais Théosophiques</i> .	21 septembre : Pro-clamation de la République.	
1794	Saint-Martin qui était à Paris rejoint Amboise fin d'année : il est appelé à l'Ecole Nor-male.		20 juillet : mort d'André - Marie Chénier.	21 janvier : mort de Louis XVI. 2 juin : la Terreur. 16 octobre : mort de Marie-Antoi-nette. 16 avril : un décret prescrit aux no-bles de quitter Paris. 27 juillet : chute de Robes-pierre Fin de la Terreur. 27 octobre : le Di-rectoire.	
1795	27 février : controverse avec Garat. Resté à Paris, il corrige <i>l'Eclair</i> et écrit les <i>Révélations Naturelles</i> .				
1796	Mémoire à l'Académie sur les <i>Signes de la Pensée. Lettre à un ami, ou considérations phi-losophiques et religieuses sur la Révolution française.</i> Mai : à Amboise.				
1797	Juin : court séjour à Petit-Bourg, à Champlâtreux. Juil-let - septembre : Amboise. Eclair sur l'association hu-mainne. Réflexions d'un obser-vateur sur la question propo-sée par l'Institut : quelles sont les institutions les plus pro-pres à fonder la morale d'un peuple. A Sombreuil, rencon-tre de Gassicourt.		Chateaubriand : <i>Essai sur la Ré-volution</i>		
1798	<i>Le Crocodile ou la guerre du Bien et du Mal</i> arrivée sous le règne de Louis XV. Con-damnation de Des Erreurs par l'Inquisition d'Espagne.				
1799	<i>De l'influence des Signes sur la</i>				Naissance de Bal-9 novembre : Bona-

2. — LOUIS-CLAUDE DE SAINT-MARTIN
ET. SES MAÎTRES

« Si je n'avais pas trouvé
Dieu, jamais mon esprit n'eût
pu se fixer à rien sur la terre. »
(Portrait n° 290, p. 37.)

Bien que le Martinisme puisse se définir comme la doctrine conforme à l'esprit et non seulement à la lettre de Saint-Martin, la personnalité et l'œuvre du Philosophe Inconnu demeurent cependant à la base de cet enseignement. Après l'avoir approximativement situé dans son époque et dans son pays, voyons quel homme était Saint-Martin et comment se modela son esprit. Il nous a laissé sur sa vie et sur ses affections des pages délicieuses et profondes. Mieux qu'aucun commentaire, elles sauront nous dessiner son visage bienveillant au sourire énigmatique. La connaissance « par sympathie » du Théosophe permettra peut-être de mieux percevoir son ressort profond qui est celui du Martinisme tout entier.

Dans les premières pages de son *Portrait*, parmi ces esquisses si délicatement pures de style et de pensée, Saint-Martin nous dit lui-même qu'il avait « peu d'astral » et il ajoute : « La divinité ne m'a refusé tant d'astral que parce qu'elle voulait être seule mon mobile, mon élément et mon terme universel (1). » Son âme sensible et méditative, son corps même

dont il n'avait reçu qu'un « projet » (1) prédisposaient Saint-Martin à suivre la voie intérieure. Lui-même nous l'assure, « Dans mon enfance, je ne pouvais me persuader que les hommes qui connaissent les douceurs de la raison et de l'esprit puissent s'occuper un instant des choses de la matière (2). » Et, par-dessus tout, Saint-Martin cherchera Dieu. Il aura sans cesse en lui cette soif du Bien, du Beau, du Vrai que Dieu seul peut étancher. « Tous les hommes peuvent m'être utiles, écrira-t-il un jour, il n'y en a aucun qui puisse me suffire : Il me faut Dieu (3). » A ces penchants naturels, s'ajouteront, pour les accentuer, la première éducation, les premières lectures. Une belle-mère intelligente et pieuse, remplaça auprès de Louis-Claude, la mère très tôt disparue. Son fils d'adoption, qu'elle enfanta selon l'esprit, a parlé d'elle en ces termes reconnaissants et tendres : « J'ai une belle-mère à qui je dois peut-être tout mon bonheur puisque c'est elle qui m'a donné les premiers éléments de cette éducation douce, attentive et pieuse qui m'a fait aimer Dieu et les hommes (4). » L'influence de cette femme sur Saint-Martin fut considérable. La religion intime qu'elle lui enseigna demeurera toujours gravée au cœur du Philosophe Inconnu. A son exemple

(1) *Portrait* n° 24, p. 5.

(1) *Portrait* n° 5, p. 3.

(2) *Portrait* n° 1085, p. 127-128.

(3) *Portrait* n° 2, p. 2.

(4) *Portrait* n° 111, p. 15.

et à ses paroles, la première femme qui pesa dans la vie de Saint-Martin joignit le choix des lectures. Ce fut grâce à elle sans doute que Saint-Martin put lire Abbadie. Les ouvrages de Jacques Abbadie, « ministre » protestant de Genève, éclairèrent les longues heures du collège de Pontlevoï. Ils s'adressaient à l'homme tout entier — non au seul intellect — et répondaient ainsi aux aspirations du jeune Louis-Claude. L'*Art de se connaître soi-même* renforça encore chez Saint-Martin le goût de l'étude de soi, non de l'analyse desséchante et stérile mais de la réflexion fructueuse, de la marche dans la voie du cœur. Par l'heureuse inclination qu'il aida à éveiller dans son âme, Abbadie mérite bien d'être appelé « l'initiateur de Saint-Martin » (1). Pascal aussi, avec Abbadie, exerça une influence qui dut être précoce sur le Philosophe Inconnu. Nous verrons ce dernier souligner lui-même leur accord moral et métaphysique.

Ainsi se constitue et fructifie chez Saint-Martin le trésor de la vérité qui demeurera toujours en lui et dont jamais il ne méconnaîtra la valeur. « A l'âge de 18 ans il m'est arrivé de dire, au milieu des confessions philosophiques que les livres m'offraient : il y a un Dieu, j'ai une âme, il ne faut rien de plus pour être sage et c'est sur cette base-là qu'a été élevé tout mon édifice. » (2) Le Vicaire savoyard,

(1) St. de Guaita.

(2) Portrait n° 28, p. 5.

dira-t-on, ne parlerait pas autrement. Rien ne serait plus faux cependant que de voir dans cette phrase la profession de foi d'un déiste. « J'en veux bien moins à un idolâtre qu'à un déiste, dit encore Saint-Martin, parce que celui-ci abjure et proscriit toute communication entre l'homme et Dieu et que l'autre ne fait que se tromper sur le mode et l'organe de la communication. » (1)

A cette époque, se conformant à la volonté de son père qui le destine à la magistrature, il étudie le droit. C'est ainsi qu'il prendra contact avec le milieu littéraire et philosophique du temps. Et ce contact ne sera pas sans lui laisser quelques traces. Il lit les auteurs à la mode. Et ceux-ci, comme l'a relevé Matter (2), se nomment Voltaire, Rousseau, Montesquieu, tous écrivains fort peu mystiques. Mais Saint-Martin est devenu capable de penser par lui-même.

Surtout la Providence veille sur lui, par cette Protection dont il revendiquera souvent la Présence et dont il célébrera la vertu. Saint-Martin connaîtra l'Erreur mais n'y adhérera jamais. Il ne cédera pas à la séduction de l'*Encyclopédie* ni au charme ironique du *Dictionnaire*

(1) Portrait n° 631, p. 80. Saint-Martin répond peut-être à Bayle, qui soutenait que l'athéisme était préférable à l'idolâtrie. Cf. *Pensées diverses écrites à un docteur en Sorbonne à l'occasion de la comète qui parut au mois de décembre 1680*. Montesquieu réfuta cette opinion au nom de ses principes politiques. *De l'Esprit des Loix*. L. xxiv, Ch. II.

(2) *Saint-Martin, le Philosophe Inconnu*, p. 3.

Philosophique. Et il pourra se rappeler sans remords le temps de sa jeunesse. Il a traversé la corruption sans en subir les mortelles atteintes. « J'ai lu, vu, écouté les philosophes de la matière et les docteurs qui ravagent le monde par leurs instructions et il n'y a pas une goutte de leur venin qui ait percé en moi ni un seul de ces serpents dont la morsure m'ait été préjudiciable » (1).

Certes Saint-Martin ne partagea jamais les idées d'Helvétius et Condillac demeurera toujours son irréconciliable adversaire. Mais il apprit ainsi à connaître ses ennemis les « Philosophes ». Leur familiarité, même quand elle ne fut que livresque, transparait dans ses propos. Le jugement qu'il portera sur eux trahit peut-être une certaine indulgence et renferme en tout cas, une juste compréhension de leur doctrine. « S'il eût été possible de s'en tenir aux premiers pas que cette philosophie avait faite..., peut-être faudrait-il remercier la philosophie d'avoir forcé par là l'intelligence humaine de tirer les hautes vérités des ténèbres où les instituteurs les avait groupées » (2). Saint-Martin ne condamne nullement la raison, il l'exalte au contraire et nous lui verrons attribuer la tâche de conquérir la Vérité. Mais elle doit admettre ses limites et reconnaître ce qui la dépasse.

Cette préoccupation de la juste place de

(1) Portrait n° 618, *Œuvres Posthumes*, p. 78-79.

(2) Pensée n° 125, *Œuvres Posthumes*, I, 277-8-9.

chaque chose, cette distinction de plans sont constantes chez Saint-Martin. Elles éclairent sa vie et ses opinions. Voyons le théosophe juger Voltaire. Il en sait le talent, la virtuosité intellectuelle, mais il en voit aussi les faiblesses. Si bien qu'il est aussi difficile de ne pas admirer Voltaire que de l'estimer et de l'aimer. Car la finesse de l'esprit ne peut remplacer le sens moral. Et le souci de ce sens moral domine chez Saint-Martin puisqu'il touche, pour le philosophe, à l'essence même de l'homme capable de discerner le bien et le mal. Aussi Saint-Martin conclut-il de Voltaire : « Peut-être un homme sensé ferait-il bien de ne pas vouloir de tout son esprit s'il était obligé en même temps de prendre son moral » (1).

Quant à Rousseau, Saint-Martin possédait avec lui de nombreux points communs. Voici comment il les signale : « A la lecture des *Confessions* de Jean-Jacques Rousseau, j'ai été frappé de toutes les ressemblances que je me suis trouvé avec lui, tant dans nos manières empruntées avec les femmes que dans notre tour tenant à la fois de la raison et de l'enfance et dans la facilité avec laquelle on nous a jugés stupides dans le monde quand nous n'avions pas une entière liberté de nous développer » (2). Des divergences pourtant séparent les deux auteurs. Saint-Martin le remarque d'ailleurs (3).

(1) Pensées n° 75, *Œuvres Posthumes*, I, p. 250.

(2) Portrait n° 60, p. 9.

(3) *Ibid.*

Il est bien certain qu'il n'eût jamais accordé à Rousseau l'innocence de l'homme à sa naissance, lui qui avait de la chute un sentiment si aigu. Et les idées politiques du *Contrat social* furent balancées dans l'esprit du jeune juriste par la découverte de Montesquieu et surtout de Burlamaqui : « Sage Burlamaqui, s'écriera le théosophe errant dans *Le Cimetière d'Amboise* :

*Sage Burlamaqui, c'est non loin de ces lieux
Que tu sanctifias l'aurore de mon âge,
Qu'un feu sacré, sorti de ton profond ouvrage,
Agitant tout mon corps de saints frissonnements,
De la justice en moi jeta les fondements... (1)*

Telles étaient les dispositions de Saint-Martin quand il fit une rencontre qui devait marquer sa vocation : la rencontre de Martinès de Pasqually, son « premier maître ».

Il ne connut pas tout de suite Martinès, mais il entra d'abord dans son rayonnement. Celui-ci se manifestait dans un groupe de disciples, constitués en obédience dont Martinès était le grand Souverain : « L'Ordre des Chevaliers Maçons Elus Cohen de l'Univers ». Après avoir « souri longtemps de tout ce qui tenait à l'Ordre » (2), Saint-Martin fut initié au rite des Elus Cohen en 1768.

Les « très puissants Maîtres » Grainville et

(1) *Le Cimetière d'Amboise*, p. 2.

(2) Lettre de J. A. Pont, 7 septembre 1929. V. Rijnberk, I, p. 143.

Balzac, officiers eux aussi du régiment de Foix, procédèrent à sa réception au sein de leur fraternité. « Pendant quelque temps, il en fut le partisan zélé » (1) et l'année suivante, à Bordeaux, Saint-Martin se présentait à Martinès de Pasqually.

Que dire de cette étrange figure de « thaumaturge » au XVIII^e siècle ? Un « métèque », juif espagnol croit-on, qui défigure le français dans ses lettres ou dans son *Traité*, au caractère irritable et inconstant, retient autour de lui, par sa séduction et ses promesses, les descendants de quelques-unes des grandes familles de France. Que dire de ce kabbaliste dont les élucubrations théosophiques enchantaient un groupe de jeunes hommes mondains et cultivés ? Que dire enfin de ce prophète dont le Verbe subjuguait un marchand lyonnais ? Saint-Martin fut lui aussi enveloppé par le charme qui émanait de Martinès. Son attachement, né du jour de leur rencontre, ne devait pas cesser. Ses rapports avec l'Ordre des Cohen purent refléter une évolution intérieure qui l'éloignait des opérations théurgiques. Mais Saint-Martin n'abandonna jamais les principes de la *Réintégration des êtres*. A la fin de sa vie, Saint-Martin rendait hommage à sa « première école » : « Martinès de Pasqually avait la clef active... mais il ne nous croyait pas en état de porter ces hautes vérités » (2).

(1) *Ibid.*

(2) *Correspondance avec Kirchberger*, 11 juillet 1796.

Lorsqu'il discute de la Vierge avec Liebisdorf, il fait de nouveau allusion au Maître de sa jeunesse. « Quant à Sophie et au roi du monde, il (don Martinès) ne nous a rien dévoilé sur cela... Mais je n'assurerais pas pour cela qu'il n'en eut pas la connaissance et je suis bien persuadé que nous aurions fini par y arriver si nous l'avions conservé plus longtemps » (1).

Converti au Martinésisme, Saint-Martin s'y donna pleinement. Non seulement la doctrine qui restera la sienne, au moins dans ses grandes lignes, mais encore les applications magiques et théurgiques reçurent l'adhésion totale du philosophe. Périsset du Luc se souviendra de cette période quand il écrira à Willermoz, après la lecture de *L'Homme de Désir* : « J'y ai vu de belles choses, de très obscures, et mystique-poétique (*sic*) que l'auteur détestait grandement autrefois » (2). Pas plus cependant que Voltaire ou Diderot n'avaient

Il ne faut pas oublier que le livre *Des Erreurs et de la Vérité* n'était originairement pas destiné au grand public, mais seulement à la secte des Martinistes. — V. Rijnberk, I, p. 163 (en 1775 il n'est pas question du « Martinisme de Saint-Martin »). L'ouvrage d'ailleurs fut projeté, mûri, discuté et écrit à Lyon auprès de Willermoz (A. Joly : *Un mystique lyonnais*, p. 58) et, d'un mot, on peut dire qu'il expose, reprise par la lucide intelligence de Saint-Martin, la doctrine de Martinès. Cependant on y trouve peu de choses à changer, et encore ces changements portent-ils sur des points de détail, pour avoir l'expression achevée de la pensée de Saint-Martin.

(1) *Correspondance*. Cf. Matter, p. 271.

(2) Lettre du 23 mars 1790 à Willermoz (V. Rijnberk, I, p. 180).

rendu Saint-Martin incrédule, l'expérimentation de Martinès ne lui fit perdre de vue la véritable voie qui est intérieure. Alors que son compagnon, l'abbé Fournié, oscillait entre Swedenborg et Madame Guyon, Saint-Martin sut se maintenir dans la route médiane. Puisque les noms de Swedenborg et de Madame Guyon viennent de nous apparaître, comme les symboles de deux excès, relisons l'appréciation qu'en donnait Saint-Martin : « Jamais je n'ai lu Madame Guyon », déclare-t-il en 1792; et après avoir étudié ses ouvrages : « J'ai éprouvé à cette lecture, dit-il, combien l'inspiration féminine est vague et faible en comparaison de l'inspiration masculine » (1).

Pour Swedenborg, il convient de rejeter dans le domaine de la légende, la prétendue formation qu'il aurait donnée à Saint-Martin. Le rôle du mystique suédois fut peu important dans la carrière du Philosophe Inconnu. Alors qu'il était théurge — « le vrai but des théurgistes est moins la science de l'âme que celle des esprits » (4) — Saint-Martin reprochait à Swedenborg d'avoir « plus de ce qu'on appelle la science des âmes que la science des esprits ». La phrase est dure pour le conquérant des mondes angéliques, le confident des bons et des mauvais génies. Elle montre qu'au moins Saint-Martin ne se laissait pas impressionner par toute l'éloquence, toute l'imagination et

(1) *Correspondance*, 25 août 1792, p. 29.

(2) Matter, p. 63.

tout l'appareil swedenborgien. Il aurait plutôt souscrit au jugement de V.-E. Michelet : « Swedenborg n'était pas un philosophe, c'était un ingénieur distingué » (1). Même en cette science de l'âme qui allait plus tard revêtir pour lui une telle importance, Saint-Martin estime peu Swedenborg. « Sous ce rapport, écrit-il, bien qu'il ne soit pas digne d'être comparé à B. [Böhme] pour les vraies connaissances, il est possible qu'il convienne à un plus grand nombre de gens » (2). Ce n'est pas très élogieux. Le théosophe d'Amboise marcha donc quelque temps dans la voie « extérieure et féconde » (3). Il la suivit avec succès et y recueillit en peu d'années les manifestations qu'un Willermoz attendra onze ans.

Cependant, Saint-Martin sentait renaître en lui les élans de son enfance, le désir d'épanchements mystiques. Le cérémonial Cohen lui parut vain, ses résultats décevants : « Maître, dit-il un jour à Martinès, faut-il tant de choses pour prier Dieu ? » (4). Cette tendance devint de plus en plus forte. Bientôt, elle l'emporta. C'est alors que se produisit la révélation qui transforma sa vie : Saint-Martin découvrit Jacob Böhme. Il nous a narré lui-même son voyage à Strasbourg et les relations qu'il y noua avec Rodolphe de Salzmänn. Celui-ci lui

(1) *Les Portes d'Aïraîn*, XLIX, p. 201.

(2) Portrait n° 789, p. 102.

(3) *Correspondance*, p. 15.

(4) *Correspondance*.

confiera plus tard « la clef de Böhme » (1) qu'il possédait. Mais ce fut par M^{me} Charlotte de Boecklin qu'il connut d'abord l'œuvre du cordonnier allemand illuminé, tandis qu'il recevait d'elle l'appui d'une âme qui comprenait son âme. « J'ai par le monde, écrira-t-il ensuite, quand il en sera séparé, j'ai par le monde une amie comme il n'y en a point, je ne connais qu'elle avec qui mon âme puisse s'épancher tout à son aise et s'entretenir sur les grands objets qui m'occupent parce que je ne connais qu'elle, qui se soit placée dans la mesure où je désire que l'on soit pour m'être utile » (2). On entrevoit l'aide précieuse qu'apportait à Saint-Martin l'amour « pur comme celui de Dieu » de sa chérissime B. Quant à Jacob Böhme, il est impossible de mieux décrire qu'en cette phrase la découverte qu'il représenta pour le théosophe français : « Ce ne sont pas mes ouvrages qui me font le plus gémir sur cette insouciance [de ceux qui lisent sans comprendre], ce sont ceux d'un homme dont je ne suis pas digne de dénouer les cordons des souliers, mon charissimé (*sic*) Böhme. Il faut que l'homme soit entièrement devenu roc ou démon pour n'avoir pas profité de ce trésor envoyé au monde il y a 180 ans » (3).

Ces expressions enthousiastes se retrouvent dans les livres de Saint-Martin. Chaque page

(1) Cf. *Un Chevalier de la Rose Naissante*. Notice historique sur le Martinisme.

(2) Portrait n° 103, p. 14.

(3) Portrait n° 334, p. 42.

de la correspondance avec Kirchberger est un cri de reconnaissance et de louange à la gloire de Jacob Böhme.

N'hésitons pas dans ce chapitre où nous avons laissé parler Saint-Martin, n'hésitons pas à revoir son itinéraire philosophique comme il l'a lui-même résumé : « C'est à l'ouvrage d'Abbadie intitulé *l'Art de se connaître* que je dois mon détachement des choses de ce monde... C'est à Burlamaqui que je dois mon goût pour les bases naturelles de la raison et de la justice de l'homme. C'est à Martinès de Pasqually que je dois mon entrée dans les vérités supérieures. C'est à Jacob Böhme que je dois les pas les plus importants que j'aie faits dans ces vérités » (1).

Saint-Martin a désormais trouvé la Voie Intérieure. Il est entré sur le sentier qu'il devinait mais dont il ne foulait que le seuil. Il marche maintenant vers l'Unité par le Chemin de l'Esprit et du Cœur. Il découvre le véritable sens des traditions Cohen. Conciliant à la fois les dons de sa naissance, les enseignements de Martinès et ceux de Böhme, si proches de sa pensée, Saint-Martin a constitué le Martinisme. Et cette doctrine philosophique et mystique, il la vécut, replié sur lui-même mais au milieu du monde. « Il séduisit la haute société parisienne, écrit un historien moderne, par la douceur de ses mœurs, l'austérité de sa vie et la

(1) Portrait n° 418, p. 58-59.

gravité de sa parole » (1). Il resta dans le monde et poursuivit sa grande aventure spirituelle. « (Il) abhorre l'esprit du monde mais (il) aime le monde et la société » (2). Selon le mot magnifique de Saint-Paul, il est

« dans le monde comme n'y étant pas » (3).

La devise qu'un vieillard inspiré lui attribue, dirige sa conduite : « *Terrena reliquit* » (4).

Par la sagesse qu'il enseigne et qu'il vit, par son existence même, Saint-Martin tend vers la Suprême Unité et ne vise qu'à la Réintégration universelle. Le masque de sa douceur, de sa grâce timide et de sa bienveillance ne parvient pas à dissimuler le Maître. « Le plus élégant des théosophes modernes » (5) est aussi le Philosophe Inconnu.

En 1795, un correspondant du Professeur Köster, qui s'était lié d'amitié avec Saint-Martin, le dépeint ainsi : « Il possédait une

(1) E. LAVISSE, *Histoire de France depuis les Origines jusqu'à la Révolution*, t. ix, I, p. 299.

(2) Portrait n° 776, p. 101.

(3) Cf. Portrait n° 1086, p. 128. « Ordinairement les auteurs font leurs livres comme ne faisant que cela et moi j'ai été obligé de faire les miens comme ne les faisant pas ».

(4) En 1787 j'ai vu un vieillard nommé Best qui avait la propriété de citer à chacun très à propos des passages de *l'Ecriture*, sans qu'il vous eût jamais connu. En me voyant il commença par dire de moi : « Il a jeté le monde derrière lui ». (Portrait n° 59, p. 8.)

(5) J. DE MAISTRE : *Les Soirées de Saint-Petersbourg*, XI^e entretien.

Illumination et une Connaissance tellement supérieures qu'elles m'auraient presque épou-
vanté si elles n'eussent été plantées dans un
cœur plein d'humilité et d'amour » (1).

N'est-ce pas là, réalisé en son Vénéré Maître
le Philosophe Inconnu, tout l'idéal du Marti-
nisme ?

(1) Lettre du 20 décembre 1794. Van Rijnberk, I, p. 162.
Sur la vie spirituelle et mondaine tout à la fois de
L.-C. de Saint-Martin, on goûtera les pages si fines et si
charmantes de Renée de Brimont, dans son récit *Belle-
Rose* (Paris, les *Cahiers Libres*, 1931). C'est l'image même
de Saint-Martin que nous restituée, merveilleusement
proche et sympathique, une pure intuition féminine.

3. — EXISTENCE HISTORIQUE DE L'ORDRE MARTINISTE

« Les Initiations individuelles
de Saint-Martin sont bien une
réalité ».

G. van RIJNBERK : *Martinès
de Pasqually*, t. II, p. 33.

L'existence d'un « Ordre Martiniste » fondé par Saint-Martin est « niée par tous les auteurs sérieux » (1). Telle est la conclusion des recherches philosophiques effectuées par M. Van Rijnberk. On ne saurait taxer cet auteur de partialité puisque lui-même se déclare « enclin à admettre » le fait controversé. Mais il faut reconnaître l'absence de toute étude approfondie de la question, faute peut-être d'une documentation suffisante. M. Van Rijnberk a comblé cette lacune et clos la discussion.

En effet, dans une deuxième étude, M. Van Rijnberk se résume ainsi : « Les initiations individuelles de Saint-Martin, considérées par beaucoup comme une pure légende, sont bien une réalité » (2).

Nous renverrons pour toutes les discussions de documents, les critiques de témoignages, etc., aux exposés de M. Van Rijnberk, conduits selon la plus saine méthode historique. Indiquons seulement les textes auxquels il se réfère pour établir l'existence d'un ordre martiniste, d'un ordre de Saint-Martin.

1° Parmi les documents que l'on pourrait qualifier d'extérieurs, nous trouvons :

1. Un texte des *Souvenirs* du Comte de

(1) V. RIJNBEEK, I, p. 112.

(2) *Id.*, II, p. 33.

Gleichen qui rapporte que Saint-Martin avait constitué à Paris une petite école (1).

2. Un article de Varnhagen von Ense, daté de 1821, où on lit : « Il (Saint-Martin) décida... de fonder lui-même une société (communion) dont le but ne serait que la spiritualité la plus pure et pour laquelle il commença d'élaborer à sa guise les doctrines de son maître Martinès » (2).

3. Une lettre, dont l'auteur est inconnu et qui fut adressée le 20 décembre 1794 au Professeur Köster. Il y est parlé de « Saint-Martin et des membres de son cercle intime » (3). Il y est, en propres termes, question d'une « société de Saint-Martin » et d'une filiale strasbourgeoise de cette société.

Ajoutons à ces documents, souvent inexacts dans le détail, mais unanimes à affirmer l'existence d'une société de Saint-Martin, la courte notice nécrologique du *Journal des Débats*. Elle est ainsi rédigée : « Paris 13 Brumaire... M. de Saint-Martin, qui avait fondé en Allemagne une secte religieuse connue sous le nom de martinistes, vient de mourir à Aulnay près de Paris, chez le Sénateur Lenoir Laroche. Il s'était acquis quelque célébrité pour ses opinions bizarres, son attachement aux rêveries des illu-

(1) *Souvenirs*. Ed. Lechener Fils, Paris 1868, p. 155.

(2) V. von ENSE (K. A.) *Saint-Martin*, 1821.

(3) *Die neuesten Religionsbegebenheiten für das Jahr 1795. Jahrgang 18, Stuck 1*, p. 39-62. Cette référence et les deux précédentes sont données dans V. Rijnberk, I, 112-3-4-5.

minés et son livre inintelligible *Des Erreurs et de la Vérité* (1). On remarquera qu'il est fait allusion à une secte religieuse et non maçonnique. La Société dont le rédacteur du *Journal des Débats* prête la fondation au Philosophe Inconnu n'a donc rien de commun avec le prétendu rite maçonnique de Saint-Martin (2). Aucun des documents invoqués plus haut ne suggère, d'ailleurs, cette identification.

Citons enfin la curieuse histoire du Chevalier d'Arson. Elle se trouve rapportée en son ouvrage : *Appel à l'humanité*. Précieuse pour comprendre l'esprit de l'Ordre Martiniste, elle apporte aussi un document historique sur la Société de Saint-Martin en 1818. On y voit, en effet, qu'à cette époque des disciples du théosophe lisaient ses ouvrages, en conseillaient la lecture et agissaient autour d'eux en véritables Supérieurs Inconnus (3).

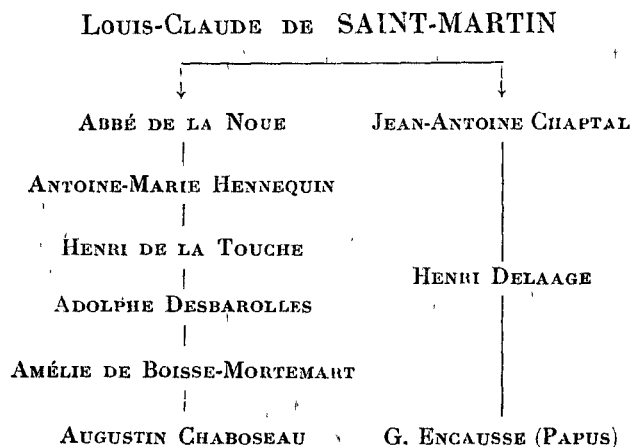
2°. Mais M. Von Rijnberk a reçu de M. Augustin Chaboseau d'autres informations; ces informations, jusque-là inédites, ont été publiées dans le tome II de *Martinès de Pasqually*. Elles établissent l'existence d'une initiation trans-

(1) *Journal des Débats*, 14 Brumaire an XII (6 nov 1803).

(2) Thory, *Annales Magni O. Galliorum*; et aussi L. Blanc (*Histoire de la Révolution française*, Paris, 1869, t. I, p 215) « Entée sur la Franc-Maçonnerie, la doctrine nouvelle (Le Martinisme) constitua un rite qui fut composé de dix grades en degrés d'instruction par lesquels devaient successivement passer les adeptes. »

(3) C'est, à notre connaissance, Papus qui signala le premier l'intérêt de ce texte. Cf. *Saint-Martin*, p 246; *Martinisme, Martinésisme et Willermozisme*, p. 42, note 1.

mise par Saint-Martin, distincte de l'initiation Cohen. Nous reproduisons le tableau de la filiation martiniste de Saint-Martin à nos jours :



Il résulte de ce tableau que la filiation des Martinistes actuels initiés par M. A. Chaboseau est incontestable, et d'ailleurs incontestée. Celle des Martinistes de Papus, dans la mesure où elle se relie au seul rameau Chaptal-Delaage et dans la mesure où Papus lui-même se rattache à ce seul rameau, est entachée d'un doute. Chaptal mourut en effet en 1832 et ne put initier lui-même Henri Delaage qui, né en 1825, avait alors sept ans. Papus dit lui-même « qu'un des élèves directs (de Saint-Martin), M. de Chaptal, fut grand-père de Delaage » (1)

(1) PAPUS : *Saint-Martin*, p. 248.

mais il ne précise pas qui tint le rang du père (1).

En fait la régularité martiniste de Papus est certaine parce que *Papus ne possédait pas seulement l'hypothétique filiation de Delaage*. Augustin Chaboseau a précisé, dans un article inédit, ce point d'histoire du martinisme contemporain. Il rapporte que Gérard Encausse et lui-même échangèrent leurs initiations, se conférant l'un l'autre ce que chacun d'eux avait reçu (2). On peut donc dire que si Papus était valablement détenteur de l'initiation de Saint-Martin, il le devait à Augustin Chaboseau.

Certaines traditions, d'autres faits rattachent Saint-Martin et l'Ordre Martiniste à la Compagnie des Philosophes Inconnus (3). Saint-Martin serait ainsi relié par le canal d'une initiation cérémonielle à Salzmann, à Böhme, à Sethon, à Khünrath. Que penser de cette généalogie ? Il ne nous appartient pas d'en faire la critique ; c'est là le travail d'un historien. Au reste, la question nous importe peu. Si Saint-Martin a créé de toutes pièces l'initiation martiniste, nul ne peut lui en discuter

(1) Il est bien entendu que nous parlons seulement de l'initiation martiniste, c'est-à-dire dérivant de Saint-Martin. La régularité cohen du martinisme de Papus et du martinisme lyonnais n'est pas en cause.

(2) « Comment reconnaitrai-je Bl. pour Grand-Maitre, moi qui ai initié Papus en 1888 ? » (Extrait d'un manuscrit d'A. Chaboseau. Coll. de l'auteur.)

(3) Un Ordre des Supérieurs Inconnus figure en 1646 sur une liste de dénonciations adressée au Lieutenant de Police par la Compagnie du Saint-Sacrement.

le droit et le pouvoir. Si l'initiation de Saint-Martin porte en elle l'influx de Martinès ou du Cosmopolite, cela est bien accessoire. Car l'originalité de Saint-Martin est telle, et telle est la force de sa personnalité qu'elles recouvriraient et renouvelleraient l'apport antérieur. Saint-Martin a pu se servir d'une initiation déjà pratiquée pour initier ses disciples, comme il a nommé ceux-ci Supérieurs Inconnus, sans leur donner aucune des prérogatives administratives et honorifiques primitivement attachées à ce titre. Mais la conception que Saint-Martin avait de l'initiation, mais la conception qu'il avait du Supérieur Inconnu, voilà ce que le théosophe a transmis et qui est essentiel.

Quel qu'en soit le véhicule, l'initiation martiniste est toute pénétrée de l'esprit de Saint-Martin. Il est nécessaire et suffisant d'établir qu'elle remonte effectivement à lui.

Tels sont les faits les plus assurés touchant la question si longtemps débattue de l'Ordre Martiniste. Il reste, après la preuve de son existence à rechercher sa nature, son organisation, son esprit, bref les rapports du Martinisme, comme nous l'avons défini, et de l'Ordre Martiniste qui prétend en avoir le dépôt.

4. — ESPRIT DE L'ORDRE MARTINISTE

« Saint-Martin fut amené à former une sorte de groupement purement spiritualiste, dégagé des cérémonies rituelles et des opérations magiques. »

J. BRICAUD : *Notice historique sur le Martinisme*. Nouvelle édition, Lyon, 1934, p. 7.

Saint-Martin fut franc-maçon. Saint-Martin fut Elu-Cohen. Saint-Martin adhéra au mesmérisme. Il se prêta de bonne grâce aux rites et aux usages de ces sociétés. Il se conduisit en membre irréprochable de fraternités initiatiques. Mais cette attitude ne représente qu'une époque de sa vie. Nous avons vu comment le tempérament de Saint-Martin, toute sa formation, l'éloignaient de la voie extérieure. Et on peut entendre par là aussi bien les opérations théurgiques ou magiques visant à des résultats sensibles, que les associations maçonniques ou occultistes au sein desquelles elles se pratiquent. Lorsque Saint-Martin demanda à être rayé matériellement des registres de la Franc-Maçonnerie où il ne figurait plus que de nom, il exprima son désir et sa conviction de conserver ses grades cohen. Mais l'idée qu'il se faisait alors des Elus-Cohen semble bien proche de sa conception personnelle de l'Ordre initiatique. Le véritable lien entre les Frères est un lien moral, spirituel.

Aussi, voyons-nous Saint-Martin répudier les sociétés, se défendre d'en avoir fondé. « Ma secte c'est la providence, mes prosélytes c'est moi, mon culte c'est la justice » (1).

Mais le théosophe savait aussi que ses hautes connaissances lui imposaient une mission. Il

(1) Portrait n° 488, p. 68.

savait aider les hommes qui l'entouraient, leur prodiguer ses conseils, tenter de leur insuffler l'Esprit. Il possédait « la becquée spirituelle », les « petits poulets » vinrent à lui.

Ainsi se constitua, de disciples choisis et d'amis fidèles, le cercle intime de Saint-Martin.

Seule la valeur morale et intellectuelle, le zèle pour la recherche de la Vérité, permettaient d'entrer dans cette société. Ni l'âge, ni la situation n'y importaient, les femmes étaient admises à y participer. « L'âme féminine ne sort-elle pas de la même source que celle qui est revêtue d'un corps masculin ? N'a-t-elle pas la même œuvre à faire, le même esprit à combattre, les mêmes fruits à espérer ? » (1). Cependant, recommande Saint-Martin, « je persiste dans l'opinion que les femmes doivent être en petit nombre chez nous et surtout scrupuleusement examinées » (2). Peut-être faut-il en chercher la raison dans cet aphorisme du *Portrait* : « La femme m'a paru être meilleure que l'homme, mais l'homme m'a paru plus vrai que la femme » (3). Cueillons enfin, sur le chapitre

(1) Lettre à Willermoz, 1^{er} mai 1773. PAPUS : *Saint-Martin*, p. 116.

(2) *Id.*, 23 mars 1777 PAPUS : *Saint-Martin*, p. 146-147. Cette instruction concerne l'Ordre des Elus Cohen et vise l'entrée de M^{me} Provençal, sœur de Willermoz. Mais elle enferme la pensée constante de Saint-Martin. On peut même croire que « l'examen scrupuleux » s'impose encore davantage dans le Martinisme quand on connaît la défiance du théosophe pour les débordements mystiques féminins.

(3) Portrait n° 206, p. 30.

des femmes, une fine et plaisante remarque de Saint-Martin. Elle aidera aussi à reconstituer l'atmosphère du martinisme, selon la volonté de son fondateur, « Les grandes vérités ne s'enseignent bien que dans le silence, tandis que tout le besoin des femmes en question est que l'on parle et qu'elles parlent et alors tout se désorganise, comme je l'ai éprouvé plusieurs fois » (1).

La personnalité du Philosophe Inconnu, telle qu'elle apparaît dans ses ouvrages et dans ses actes, interdit de prêter à sa société, un aspect rigide, solidement organisé et hiérarchisé. Personne ne croit plus à l'authenticité du rite maçonnique dit de Saint-Martin. Et la seule action importante du théosophe au cœur de la Maçonnerie fut d'essayer de briser l'armature des Loges régulières, de disperser ses membres et de les entraîner dans sa course vers l'Absolu, en dehors des cadres et des groupements.

Admettons donc que les élèves de Saint-Martin formaient une sorte de « club » plutôt qu'une véritable société initiatique. Admettons que le lien qui réunissait ces élèves au Maître et entre eux était de nature spirituelle. Il reste

(1) Portrait n° 145, p. 21. Saint-Martin devait, mieux que tout autre, percevoir le charme étrange qui émane de certaines femmes, et dont Balzac a si bien parlé : « Ah Nathalie, oui, certaines femmes partagent ici-bas les privilèges des esprits angéliques et répandent comme eux cette lumière que Saint-Martin le Philosophe Inconnu disait être intelligible, mélodieuse et tout innée. » (*Le Lys dans la Vallée*, p. 206) La théorie martiniste de la lumière à laquelle Balzac fait ici allusion est exposée notamment dans *Le Crocodile*.

à savoir ce qu'on faisait dans cette école et comment on y travaillait, ce qu'y communiquait le Maître et comment on entraînait dans la chaîne. Ces deux dernières phrases résument, semble-t-il, le but et le principe de la société de Saint-Martin. Saint-Martin y enseignait, mais conférait aussi, au sens plein du terme, une initiation.

Sur la manière d'enseigner propre à Saint-Martin, nous possédons un témoignage de première main. Ce sont les explications données par Saint-Martin à un élève qui l'interroge. Ce sont les inappréciables lettres à Kirchberger, baron de Liebisdorf. La première lettre de Kirchberger sollicitait quelques éclaircissements sur l'auteur et le fond *Des Erreurs et de la Vérité*. Le Philosophe d'Amboise y répondit avec obligeance et ainsi naquit un échange de pensées qui dura quatre ans. Nous trouvons au fil des pages nombre de précisions doctrinales. A quelles découvertes invite la très belle parabole du jardinier ! Et quelles révélations Saint-Martin n'hésite-t-il pas à communiquer ! Le Philosophe Inconnu, dans son premier ouvrage, avait peint allégoriquement l'état de l'homme avant la chute. L'homme originel, y lisait-on, tirait toute sa puissance de la possession d'une lance merveilleuse, composée de quatre métaux différents. Saint-Martin ne cache pas à quel point il importe de découvrir la vraie nature de cette lance symbolique. Et à Kirchberger qui lui réclame ce secret, il répond : « La lance composée de quatre métaux n'est autre que le

grand nom de Dieu, composé de quatre lettres » (1). Peut-on rien exiger de plus clair ? Et ne comprend-on pas la fécondité des rapports du Maître et des élèves quand une telle volonté d'instruire anime celui qui sait. La suite de la révélation ainsi faite à Kirchberger sur la signification métaphysique de la lance, montrera encore Saint-Martin guidant ceux qui s'adressent à lui. Liebisdorf, en effet, tira de ce symbole des conclusions assez arbitraires. Il rapprocha, par exemple, l'alliage des quatre métaux et les quatre évangélistes (2). Saint-Martin jugea ces exercices « conventionnels » et écrivit à Kirchberger que les quatre évangélistes sont « peut-être cinquante » (3).

Ainsi s'exerce le premier ministère du Philosophe Inconnu parmi les membres de son Ordre; il redresse et enrichit leur intelligence. Il leur expose sa véritable doctrine. Ajoutons aussi à ces démonstrations, les techniques mystiques, les clefs cabalistiques de méditations, voire de respirations, que Saint-Martin communiquait à son entourage. Le baron de Turkheim croyait que plusieurs passages des *Erreurs et de la Vérité* étaient « tirés littéralement des *Parthes*, ouvrage classique des Cabalistes » (4). N'y a-t-il pas toute une part de la Kabbale

(1) *Correspondance*, p. 45.

(2) *Correspondance*, p. 48.

(3) *Correspondance*, p. 52.

(4) Lettre à Willermoz, 4 août 1821, in Dermenghen : *Les Sommeils*, p. 144.

qu'on a pu appeler « le yoga d'Occident » ? Tels étaient quelques-uns des enseignements transmis par Saint-Martin aux membres de sa Société. Ce que nous avons dit de la conception martiniste de l'« Ordre initiatique », laisse, bien entendu, la possibilité d'être Martiniste, sans s'être matériellement, socialement, rallié à Saint-Martin. Certes, il est aisé de se montrer martiniste, comme ces hommes superficiels que décrit Mercier dans son *Tableau de Paris* et qui font une mode du Philosophe Inconnu. Point n'est alors besoin de se rattacher à l'« Ordre Martiniste ». Mais on peut avoir adhéré à la doctrine instaurée par le théosophe d'Amboise, la mettre en pratique, s'efforcer de suivre la voie qu'il désigne, sans avoir pour cela reçu l'initiation par l'opération d'un autre Initié. Ou bien, élargissons la notion d'Ordre Martiniste. La religion chrétienne juge sauvés ceux qui se sont incorporés à elle par le « baptême de désir ». Faudra-t-il voir le martinisme refuser l'initiation d'Homme Esprit à tout « Homme de désir » ? Reconnaissons toutefois que l'initiation rituelle est le moyen le plus ordinaire et le plus aisé d'entrer dans l'« Ordre Martiniste ». Elle procure à celui qui la reçoit une aide puissante. Aide mystique d'abord des Frères passés ou présents dans la communauté desquelles elle nous permet d'entrer le plus facilement. Aide morale, voire matérielle, des membres contemporains. Aide intellectuelle par le secours qu'elle apporte dans l'étude de la doctrine, soit par les travaux en commun, soit par la voix

des adeptes plus avancés, soit, surtout, par les traditions dont ces adeptes sont l'écho et qui sommeillent au sein de l'Ordre, n'attendant que le Prince dont l'amour viendra les réveiller. Mais l'initiation possède en elle-même une valeur certaine. Saint-Martin instruisait les Membres de sa Société, de cette Société dont l'Histoire nous a attesté la survivance au cours des siècles. Mais le Philosophe Inconnu leur donnait aussi un mystérieux viatique, une clef plus étrange que les clavicules : l'initiation. Extraordinaire prestige du Divin influx qui s'échappe des mains, qui fait le prêtre ou l'adepte, qui donne le pouvoir ou la facilité des sciences. Vertu magique à la limite extrême de la nature et du surnaturel. Prodigeux et impalpable auxiliaire qui se donne sans se diviser, qui se passe d'homme à homme, garde son effet propre et infaillible, mais ne développe entièrement son pouvoir que dans l'esprit prêt à l'entretenir. Singulière fascination de ce courant subtil, de ce fluide vital qui anime le membre du corps mystique.

Saint-Martin sut discerner le rôle de l'initiation et il comprit que son mécanisme ne ressortissait pas « aux lois de la nature corporelle ». « Vous avez raison, écrivait-il à Willermoz, de croire que notre sort dépend de nos dispositions personnelles, vous avez raison encore de croire que le grade... donne à l'initié un caractère, et rien n'est plus vrai que le parfait accord de ces deux choses ne doive avoir un effet réel qui s'augmente sans doute avec le

temps par les instructions et par les soins que chacun peut y apporter » (1).

Louis-Claude de Saint-Martin transmet à ses disciples le dépôt de l'initiation, afin qu'il germe en celui qui est digne de le recevoir et qu'il purifie celui qui ne l'est pas encore. « Si (le pouvoir de l'initiation) n'opère pas sensiblement par la vision, il opère néanmoins, infailliblement, comme préservatif et prépare la forme de celui, qui se tient pur, à recevoir des impressions salutaires lorsque l'esprit le juge à propos » (2).

Ainsi, sans tabliers et sans rubans, sans vanité et sans orgueil, l'initiation que Saint-Martin conféra à son Ordre, sera la première étape de la seule initiation, de l'initiation ultime, « la sainte alliance qui ne peut se contracter qu'après la purification parfaite » (3).

(1) Lettre de Saint-Martin à Willermoz, 25 mars 1771. PAPUS : *Saint-Martin*, p. 88. Ce texte se réfère à l'ordination Cohen. Mais combien mieux encore s'applique-t-il à l'authentique initiation du Philosophe Inconnu !

(2) PAPUS : *Saint-Martin*, p. 89. (Lettre à Willermoz, 25 mars 1771).

(3) *Le Nouvel Homme*.

II

LA DOCTRINE MARTINISTE MÉTHODE ET DIALECTIQUE

« Les principes naturels sont les seuls que l'on doive d'abord présenter à l'intelligence humaine et les traditions qui viennent ensuite, quelque sublimes et profondes qu'elles soient, ne doivent jamais être employées que comme confirmations, parce que l'intelligence de l'homme existait avant les livres. »

Portrait n° 319 *Œuvres Posthumes*, t. I, p. 40-41.

Le martinisme est une manière de vivre. Mais ses principes d'actions sont subordonnés à une manière de penser. Le primat de l'intelligence et du sens moral doit être respecté. Nul opportunisme vulgaire, nul utilitarisme ne saurait être admis. Les vérités essentielles et certaines, que les livres ne font que confirmer, régissent notre existence et notre activité totale. Quel que soit le plan sur lequel l'homme se meut, sa conduite découle de ses certitudes profondes, intellectuelles, disons le mot : philosophiques. C'est parce qu'il sait d'où il vient et où il va que l'homme pourra orienter son action politique et lui donner un sens. La réponse au problème capital de la destinée humaine contient aussi la solution de toutes les questions qui se posent à l'homme. Avant de voir la logique de cette déduction, avant d'exposer les conséquences morales ou politiques de la doctrine martiniste, demandons-nous d'abord ce qui en fait le fondement. Quels sont, dans l'esprit de Saint-Martin, les vérités premières et comment les acquérons-nous ?

« C'est un spectacle bien affligeant, lorsqu'on veut contempler l'homme, de le voir à la fois tourmenté du désir de connaître, n'apercevant les raisons de rien et cependant ayant l'audace de vouloir en donner à tout » (1). Ces premières lignes du premier ouvrage de Saint-Martin nous

(1) *Erreurs*, 1782, I, p. 3.

fournissent le point de départ et le plan de toute la doctrine martiniste.

L'homme est la somme de tous les problèmes. Il est lui-même un problème, l'énigme des énigmes. La question qu'il pose, que sa nature même renferme, il nous fait la résoudre. Vaine serait une théorie qui ne viserait pas d'abord « le bien de l'homme en général » (1).

Et ce bien ne peut résulter que de la réponse à l'interrogation humaine. L'existence de cette interrogation sera la première certitude. Une constatation, en effet, s'impose : l'état de l'homme. Or cet état se caractérise précisément par l'angoisse, le sentiment d'incomplétude et d'imperfection. Le fait que l'homme puisse ignorer et s'en étonner, chercher et se tromper, est le mystère initial qui entraîne logiquement l'obscurité du monde. Du statul humain on aboutit à des conclusions sur « l'origine et la destination de l'homme ». Mais c'est de la seule étude de l'homme, c'est par le seul approfondissement du problème, la seule réflexion sur les termes de ce problème, que doit provenir la solution. Telle est la méthode de Saint-Martin. Il ne faut pas expliquer « l'homme par les choses, mais les choses par l'homme ». (2).

« Celui qui possédera la connaissance de lui-même saura accéder à la science du monde, des autres êtres. Mais la connaissance de soi, ce n'est qu'en soi qu'il convient de la recher-

(1) *Erreurs*. Préface, p. V.

(2) *Erreurs*, 1782, I, p. 9.

cher. C'est dans l'esprit de l'homme que nous devons trouver les lois qui ont dirigé son origine » (1). L'homme qui est l'énigme est aussi la clef de l'énigme. Dira-t-on qu'il y a là une tautologie ? Et qu'on ne saurait prouver la valeur de l'esprit ou l'éminente nature de l'homme par une méthode qui les présuppose ? Mais il ne s'agit pas d'utiliser une méthode pour démontrer la supériorité de la faculté intellectuelle. Il ne s'agit pas même d'une idée directrice propre à fonder l'existence de cette faculté. Devant son état qui est aussi son énigme, l'homme est naturellement conduit à s'examiner. Il veut juger des éléments de l'énigme. Son réflexe normal (si l'on peut dire) sera de regarder en soi puisque là réside le problème. Aussi est-ce « un malheur » pour l'homme d'avoir besoin de preuves « étrangères » à sa personne « pour se connaître et croire à sa propre nature, car elle porte en elle-même des témoignages bien plus évidents que ceux qu'il peut trouver dans les observations sur les objets sensibles et matériels » (2).

C'est seulement après s'être reconnu pour ce qu'il est, que l'homme convaincu de sa divinité et de sa situation centrale, décide de se prendre pour mesure des choses, ou du moins, pour principe d'explication. Affirmer que de la vraie nature de l'homme doit résulter « la connaissance des lois de la nature et des autres

(1) *Tableau Naturel*, 1900, p. 42.

(2) *Erreurs*, I, p. 56.

êtres » (1), n'est pas un postulat : c'est une certitude, le fini d'une expérience. Si le Martinisme nous fait retrouver l'explication de l'Univers et la vision de Dieu, c'est parce qu'il prend sa source dans « l'art de se connaître soi-même ». Saint-Martin, maître d'Occident, rejoint ici la Lumière de l'Asie. Le Bouddha, saisi par l'urgence de notre état, condamne énergiquement les réflexions sans profit. Elles nous détournent de notre véritable intérêt. Quelle folie serait-ce, en effet, de rechercher en premier lieu si le monde est éternel ou temporel, fini ou infini ; si le principe de vie s'identifie avec le corps ou est quelque chose de différent !

« Ce serait comme si un homme, étant blessé par une flèche empoisonnée et dont les amis, les compagnons ou les proches, appellent un chirurgien pour le soigner, disait : « Je ne veux pas qu'on retire cette flèche avant que je sache quel est l'homme qui m'a blessé, s'il est notre prince, citoyen ou esclave » ou « quel est son nom et à quelle famille appartient-il ? » ou « est-il grand, petit ou de taille moyenne ? » Il est certain que cet homme mourrait avant de pouvoir connaître tout cela » (2).

Notre situation exige une réponse précise. Les autres problèmes sont accessoires. Mais Saint-Martin ne les bannit pas pour cela du champ de la recherche humaine. Il ne s'interdit pas

(1) *Tableau Naturel*, 1900, p. 2.

(2) Masshima Kikaya, 63.

l'investigation philosophique. Il estimerait même absurde que notre esprit soit avide de connaissance et ne puisse satisfaire cette soif (1). Simplement, il situe cette curiosité intellectuelle. Lorsque l'homme a reconnu la Voie qui mène à la Vérité, il peut se livrer à la méditation sur les mystères de Dieu et de l'Univers. Mais on ne saurait accorder aux jeux de l'esprit, ou même à ses démarches abstraites la priorité sur la direction de notre vie. D'ailleurs, il n'existe pas de coupure entre ces deux ordres de recherches, mais une antériorité dialectique de l'une à l'autre. Car il est remarquable que par une « conspiration » universelle, tout soit lié et que la solution de la première énigme apporte aussi celle des autres. Il faut d'abord soigner la blessure et enlever la flèche. Mais en répondant à cette nécessité qui nous presse et qui est de nous sauver, on reconnaît la nature de la plaie, la qualité du trait et pour ainsi dire, sa marque de fabrique.

La question de son origine et de sa provenance se trouve du même coup éclairée. Mais la guérison aura d'abord été recherchée, les remèdes auront d'abord été indiqués. « L'humanisme » de Saint-Martin (2) n'est donc pas

(1) *Tableau Naturel*, 1900, I, p. 1.

(2) Le mot « humanisme » a été appliqué à Saint-Martin dans une étude originale de M. Paul Salleron (*Chronique de Paris*, n° 9, juillet 1944). L'auteur après Jacques Maritain distingue avec une subtile intelligence « l'humanisme anthropocentrique » et « l'humanisme théocentrique ». C'est évidemment par cette dernière expression que M. Salleron désigne la doctrine martiniste.

a priori, mais procède de l'expérience la plus certaine et la plus immédiate que puisse réaliser l'homme : l'expérience de soi, la conscience de son état.

Insistons un peu sur ce caractère d'*a priori* que nous venons de nier dans le Martinisme. Il convient de ne laisser subsister aucune équivoque. C'est la nature intime de la doctrine de Saint-Martin qui est ici en question. On peut dire que la philosophie de Saint-Martin est *a priori*, parce qu'elle explique l'inférieur par le supérieur, le bas par le haut, les faits par leur principe. Le matérialisme sera alors *a posteriori* parce qu'il explique la matière par la matière, et explique ce qui paraît être transcendant à la matière en le réduisant à la matière même. En la transposant nous retrouverions ici la formule de W. James : « l'empirisme est l'habitude d'expliquer les parties par le tout. » Tout spiritualisme est donc *a priori* — et le Martinisme plus que tout autre système. Le livre « *Des Erreurs et de la Vérité* » tend à montrer la faiblesse et l'insuffisance d'une vision matérialiste du monde. Cette opposition n'est nulle part plus sensible que dans la critique du sensualisme poursuivie toute sa vie par Saint-Martin (1).

D'un ami qui le qualifiait de « spiritualiste », Saint-Martin disait : « Ce n'est point assez

(1) L'épisode le plus éclatant de cette lutte incessante dont témoignent les livres et les mémoires de Saint-Martin est sa controverse avec Garat, lors de son séjour à l'Ecole Normale.

pour moi d'être spiritualiste — et s'il me connaissait, loin de s'en tenir là il m'appellerait diviniste : car c'est mon vrai nom » (1). Le martinisme spiritualiste au premier chef, est donc bien, suivant le mot d'Henri Martin, un « *a priori* gigantesque » (2). Mais que cette explication *a priori* soit donnée *a priori*, qu'elle soit présentée comme un postulat, qu'elle se montre invérifiable et qu'on la puisse juger le fruit d'une imagination, voilà qui est contraire à l'essence de la philosophie de Saint-Martin. Car cette philosophie repose tout entière sur une certitude et une dialectique que nous allons examiner. Pour n'être pas fondée sur la matière ou sensible aux sens physiques, elle n'en est pas moins certaine. Nous dirions presque « au contraire ». Saint-Martin n'a-t-il pas proclamé et ne sommes-nous pas conviés à expérimenter avec lui que nous trouvons en nous des preuves plus convaincantes que nous n'en trouverions dans la Nature entière ? (3)

(1) Portrait n° 576, I, p. 72. Cf. *ibid.*, n° 362 : « Mon œuvre a sa base et son cours dans le divin, elle ne manquera pas, je l'espère, d'avoir aussi son terme dans ce même divin »

(2) Henri MARTIN : *Histoire de France*, Paris, Furne, 1860, t. XVI, p. 530.

(3) Cf. *Le Ministère de l'Homme-Esprit*, p. 1-3, p. 7-8. « Toutes les ressources tirées de l'ordre de ce monde et de la nature sont précaires et fragiles. Il nous est bien plus facile d'atteindre aux lumières et aux certitudes qui brillent dans le monde où nous ne sommes pas que de nous naturaliser avec les obscurités et les ténèbres qui embrassent le monde où nous sommes ; ...enfin nous sommes bien plus près de ce que nous appelons l'autre monde que nous le sommes de celui-ci. »

Ces brèves réflexions sur la méthode martiniste n'ont pas la prétention d'en déterminer l'essence. Celle-ci se dégagera de l'exposé même de la doctrine de Saint-Martin. Après en avoir relevé quelques explications, nous en tirerons les caractères principaux. Mais il convenait d'indiquer nettement la base de la réflexion martiniste. « Saint-Martin veut croire, écrit Matter (1), mais un peu en philosophe, il est mystique, mais avec intelligence ». La théosophie de Saint-Martin n'est pas une œuvre d'imagination. Elle n'est pas un tissu d'assertions invérifiables, ni de rêveries mystiques. Pour s'élever vers les plus hauts sommets de la métaphysique et de la spiritualité, le penseur d'Amboise ne s'installe pas dans le plan inaccessible au vulgaire des spéculations abstraites. Il nous prend à notre niveau — au niveau de l'homme — et c'est de là qu'il nous reconduira jusqu'à ce Dieu dont nous sentons si cruellement l'éloignement.

L'itinéraire de ce parcours, voilà ce qu'il nous faut préciser maintenant. Nous pourrions constater ainsi la cohérence du système martiniste. Puis nous en examinerons successivement les différentes parties qui, sans ce travail préliminaire, risqueraient de paraître sans fondements. Esquissions donc le schéma d'une dialectique martiniste.

L'homme prend d'abord « conscience de son état ». Entendons par là qu'il se connaît en tant

(1) MATTER : *Saint-Martin, le Philosophe Inconnu*, p. 219.

qu'esprit et en tant que corps ou, plus explicitement, il constate en lui et hors de lui des manifestations variées. Dans la mesure où ces manifestations lui appartiennent ou l'affectent — et comment les connaîtrait-il sans en être affecté — dans la mesure où ces manifestations le touchent de quelque manière, elles contribuent à constituer son « état ».

« Or ceux qui n'auraient pas senti leur véritable nature, je ne leur demanderais que de se regarder pour être à couvert des méprises. Car dans ce qu'ils appellent l'homme, dans ce qu'ils appellent le moral, dans ce qu'ils appellent la science, enfin dans ce qu'on pourrait appeler le chaos et le champ de bataille de leurs diverses doctrines, ils trouveraient tant d'actions doubles et opposées, tant de forces qui se combattent et se détruisent, tant d'agents clairement actifs et tant d'autres clairement passifs, et cela sans chercher même hors de leur propre individu, que sans pouvoir peut-être dire encore ce qui nous compose, ils conviendraient que sûrement tout en nous ne se ressemble pas et que nous n'existons que dans une perpétuelle différence, soit d'avec nous-mêmes, soit d'avec tout ce qui nous entoure et d'avec tout ce que nous pouvons atteindre et considérer. Il ne s'agirait plus ensuite que d'appuyer avec quelque science ces différences pour en apercevoir le vrai caractère et pour classer l'homme dans son véritable rang » (1).

(1) *Le Nouvel Homme*.

Saint-Martin invite donc l'homme à se considérer lui-même et à analyser avec soin la réalité qu'il aura atteinte. Ainsi l'homme découvrira-t-il son véritable rang et percevra-t-il l'harmonie du monde, suivant l'adage fameux de Delphes : « Connais-toi toi-même et tu connaîtras l'Univers et les Dieux. » A l'invitation de Saint-Martin rendons-nous donc, en procédant à l'examen qu'il préconise, l'examen de l'homme.

La seule vue de sa situation présente lui révèle que cet état se définit ainsi : la coexistence de deux traits apparemment contradictoires, mais tous deux objets d'une expérience également certaine.

I. — L'homme se découvre un principe supérieur. Il observe sa pensée, sa volonté, tous « ces actes, de génie et d'intelligence qui le distinguent toujours par des caractères frappants et des signes exclusifs » (1).

« Pourquoi donc l'homme peut-il s'écarter de la Loi des sens... Pourquoi y a-t-il dans l'homme une volonté qu'il peut mettre en opposition avec ses sens ? » (2). « Pourquoi l'homme est-il guidé par un merveilleux sens moral, infaillible en son principe ? Pourquoi ? Sinon parce qu'il est essentiellement distingué par son

(1) *Tableau Naturel*, 1900, I, p. 6. « L'homme malgré sa fatale dégradation porte toujours des marques évidentes de son origine divine » J. de MAISTRE *Les Soirées de Saint-Petersbourg*. VII^e Entretien.

(2) *Erreurs*, I, 51.

Principe intellectuel » (1) et qu'il est « ici-bas le seul favorisé de cet avantage sublime... » (2)

La « conscience de soi » donne à l'homme une première assurance. « Quand nous avons une fois senti notre âme, nous ne pouvons avoir aucun doute sur toutes (ses) possibilités » (3). Mais ce qui lui apparaît avant tout, c'est la souffrance essentielle de se sentir exilé, c'est la nostalgie d'un séjour édénique. « L'homme, il est vrai, en qualité d'Etre intellectuel, a toujours sur les Etres corporels l'avantage de sentir un besoin qui lui est inconnu » (4). Le Philosophe réunit alors ces preuves multiples, ces témoignages irrécusables et le spectacle de son âme dicte à Saint-Martin cette révélation : « Des célestes lieux, citoyen immortel, mes jours sont la vapeur des jours de l'Eternel » (5). N'attribuons, pour le moment, aucune portée métaphysique à ce vers du théosophe. N'y lisons que l'affirmation de notre grandeur, à laquelle Saint-Martin va opposer le spectacle de notre misère.

II. — En même temps qu'il reconnaît la transcendance de son esprit, l'homme aperçoit l'ensemble des maux et des malheurs dont il est entouré. La réalité de la souffrance s'impose en effet à nous de la façon la plus tragique.

(1) *Ibid.*, I, 55.

(2) *Ibid.*, I, 61.

(3) *Correspondance*, p. 31

(4) *Ibid.*

(5) *Stances*, I, p. 19.

Il est inutile de faire le tableau des faiblesses et des malheurs des hommes. Nul d'entre eux ne les ignore car nul ne peut vivre sans en porter sa part. « Il n'y a personne de bonne foi, dit Saint-Martin, qui ne considère que la vie corporelle de l'homme est une privation et une souffrance continuelle » (1). Le rapprochement s'avère à la fois inévitable et surprenant entre cette évidence et la certitude précédemment acquise.

« Autant il est vrai que l'étude de l'homme nous a fait découvrir en nous des rapports avec le premier de tous les principes et des traces d'une origine glorieuse, autant elle nous en laisse apercevoir d'une horrible dégradation » (2). Comment la liaison de ces deux conclusions caractérise notre état, c'est ce qu'a montré Saint-Martin dans sa très belle analyse du « dénûment spirituel ». Pour expliquer un passage d'*Ecce Homo*, le philosophe met en valeur l'ambivalence de l'homme, la dualité de sa nature.

« Le dénûment spirituel, dit-il, est le sentiment vif de notre privation divine d'ici-bas, opération qui se combine : 1° avec le désir sincère de nous retrouver dans notre patrie; 2° avec les reflets intérieurs que le soleil divin nous fait quelquefois la grâce de nous envoyer jusqu'au centre de notre âme; 3° avec la douleur que nous éprouvons quand, après avoir senti

(1) *Erreurs*, 1782, I, p. 31.

(2) *Tableau Naturel*, V, 1900, p. 53.

quelques-uns de ces divins reflets si consolateurs, nous retombons dans notre région ténébreuse pour y continuer notre expiation » (1). Pour reprendre une autre formule de Saint-Martin : « Il y a des êtres qui ne sont qu'intelligents, il y en a qui ne sont que sensibles; l'homme est à la fois l'un et l'autre, voilà le mot de l'énigme » (2).

La contradiction jaillit de ce double aspect de l'existence humaine, comme elle surgit entre le désir de savoir et le trop fréquent échec des tentatives pour y parvenir. « L'homme, un Dieu ! vérité; n'est-ce pas un prestige ? Comment l'Homme, ce Dieu, cet étonnant prodige, languirait dans l'opprobre et la débilité ! » (3). Le problème est posé. Les données en sont exprimées. La rencontre des deux expériences, leur simultanéité, voilà le départ de la dialectique martiniste. Car la tristesse de notre sort ne fournirait la matière d'aucune réflexion s'il n'y avait justement l'esprit pour en prendre connaissance.

« L'étonnement, disait Aristote, est le commencement de la philosophie. » Il comprenait que l'attention se portait ainsi vers des problèmes qu'ignore le vulgaire. Mais l'étonnement est aussi un objet de méditation. Par son existence même, l'étonnement, l'angoisse si l'on veut, marque une opposition entre celui qui

(1) *Corresp.*, p. 36-37. Le texte d'*Ecce Homo* que Saint-Martin éclaircit dans cette lettre est situé p. 56.

(2) *Erreurs*, I, p. 49.

(3) *Stances*, 5, p. 20.

s'étonne et ce dont il s'étonne. Il est la plus irréfutable réplique au matérialisme. Il empêche de considérer le monde matériel comme l'unique réalité, se suffisant à lui-même, existant seul, car il y a toujours le monde et celui qui le juge. Le monde ne peut être une machine nocturne, car il se trouvera l'homme pour la regarder tourner. Ainsi est-il de la propre situation de l'homme. Son étonnement qui est, indiscutablement, semble déjà un nœud de contradictions. Misère de l'homme, expérience de tout moment. Grandeur de l'homme qui se sait malheureux. Grandeur et misère de l'homme s'interpénètrent. La première permettant de connaître la seconde et la seconde aidant l'esprit à s'élever à l'intuition de la première.

Que l'ambivalence de notre être mène à répartir les êtres et les choses en deux classes que la croyance en un principe mauvais puissant, quoique soumis au Principe du Bien, soit issu de la même réflexion, cela est assuré, et confirme l'importance de cette considération. Mais nous n'envisageons ici que l'arête de la doctrine martiniste. Avant tout destinée à instruire l'homme sur lui-même, elle pourra ensuite lui apprendre la Science du Monde et de Dieu. Mais il est d'abord la méthode de sa propre étude. L'Homme s'intéresse d'abord à lui-même. Si la connaissance de soi-même permet d'aborder la recherche des lois qui régissent l'Univers, si même cette connaissance nous élève jusqu'à celle de Dieu, elle n'en a pas moins pour objet la solution du problème de

l'homme. C'est de ce problème qu'il faut d'abord s'occuper parce qu'il est au fond le seul. L'homme ne s'en persuadera jamais assez.

Admettons donc comme base de la doctrine martiniste cette contradiction, cette dualité de la personne humaine. Est-ce là que réside l'originalité de Saint-Martin ? Assurément non. Nombreux furent les penseurs qui trouvèrent dans la condition humaine un thème riche d'enseignements. Aristote après Platon savait bien que l'essence de l'homme, son âme, était « quelque chose de divin ». De Saint-Paul à Pascal, la lutte des deux lois : celle de la chair et celle de l'âme, constituèrent des arguments classiques pour l'apologétique chrétienne. « Je sens dans mes membres, dit Saint-Paul, une autre loi qui s'oppose à la loi de l'Esprit et m'emprisonne dans la loi du péché qui est dans mes membres » (1).

« La grandeur de l'homme est grande en ce qu'il se connaît misérable », lit-on dans les *Pensées* (2). La découverte par l'homme de sa déchéance et la conscience de sa divine filiation, pour expliquer son état présent, est exposée à plusieurs étapes de l'histoire de la philosophie. Et d'ailleurs, Saint-Martin ne cherche pas à innover dans toute sa doctrine. Il se félicite au contraire de rejoindre sans cesse les enseignements traditionnels ou les découvertes des philosophes. Grande est la place qu'occupe pour

(1) Rom., VII, 23.

(2) Ed. Brunschwig, n° 165.

lui la tradition. Et si nous citons volontiers Pascal, c'est que sa doctrine recoupe parfois la pensée martiniste. Saint-Martin a lui-même signalé cette parenté intellectuelle : « Lisez, dit-il en un texte assez peu connu, les *Pensées* de Pascal... Il a dit en propres termes ce que je vous ai dit et ce que j'ai imprimé, savoir que le dogme du péché originel résout mieux nos difficultés que tous les raisonnements des philosophes » (1). Nous arrivons en effet, avec Saint-Martin comme avec Pascal, à résoudre l'énigme que l'homme porte en lui. Après avoir dépeint l'homme et l'avoir finement analysé, il appartient au théosophe de tirer, selon sa méthode, les conséquences des faits qu'il vient de connaître. Ici se manifeste son effort de synthèse. Saint-Martin va concilier les éléments opposés qui forment l'homme, montrer qu'ils peuvent se résoudre dans une explication. Et la méthode sera toujours l'approfondissement même de ces contradictions constitutives de l'homme.

(1) Lettre du 27 Fructidor publiée par l'*Initiation*, févr. 1912.

Nous prenons ici l'exemple de Pascal parce que Saint-Martin nous y invite lui-même. Mais cette démarche qui leur est commune est celle du christianisme tout entier. Cf., par exemple, CALVIN : *Institution chrétienne* (éd. Le-franc. Paris, Champion, 1911, p. 32) que J. de Saussure résume ainsi : « La révélation de Dieu divise donc l'âme en deux convictions opposées : celle de sa dignité quant à ses origines premières et à sa fin suprême, et celle de son indignité quant à son état présent. » (*A l'école de Calvin*. Paris. « Je sers », 1930, p. 62).

III. — « Par le sentiment de notre grandeur, nous concluons que nous sommes sinon « Pensée Dieu », du moins « Pensée de Dieu » (1). Par le sentiment « douloureux de l'affreuse situation » qui est nôtre, nous pouvons nous former l'idée de l'état heureux où nous avons été précédemment, « Qui se trouve malheureux de n'être pas roi, dit Pascal, sinon un roi dépossédé » (2). Et Saint-Martin : « Si l'homme n'a plus rien, c'est qu'il avait tout » (3).

D'une part, la certitude de notre sublime origine, que nous en ayons l'intuition dans notre faculté essentielle, ou que nous l'inférons de notre dénûment actuel. D'autre part, ce dénûment lui-même. Seule la chute rend compte de cette opposition, de ce passage. Seule une doctrine de la chute expliquera que l'homme soit tombé. Puisque aussi bien l'état primordial de bonheur est une assurance que nous avons acquise et que la misère dans laquelle nous nous débattons est une réalité non moins évidente, il faut admettre une transition d'un stade à un autre stade. Telle est la chute.

Suggérons une plus fine analyse de l'état sublime qui rendait l'homme « si grand et si heureux ». Comprenons avec Saint-Martin qu'il ne pouvait naître que de la connaissance intime et de la présence continuelle du bon Principe. Nous obtiendrons le troisième jalon de ce qu'on

(1) *Ecce Homo*, 2, p. 19.

(2) *Pensée*. Ed. Brunshwicg, 409.

(3) *Erreurs*, 1782. p. 30.

peut appeler la dialectique martiniste. On peut alors résumer le développement de cette dialectique en utilisant les paroles mêmes du théosophe :

1. « L'homme un dieu ! vérité. »
2. « Comment l'homme ce Dieu, cet étonnant prodige, languirait dans l'opprobre et la débililité. »
3. « Pourquoi cet homme languirait-il à présent dans l'ignorance, la faiblesse et dans la misère, si ce n'est parce qu'il est séparé de ce même principe qui est la seule lumière et l'unique appui de tous les Êtres ? » (1).

Tels sont les principes. Tel est le chemin par lequel l'homme parvient à la compréhension de son état. On peut bâtir sur ce schéma la doctrine martiniste tout entière. Il est l'indispensable fondement psychologique des applications multiples qu'inspirera la pensée du Philosophe Inconnu. N'est-elle pas claire désormais la destinée de l'homme ? « Attaché sur la terre comme Prométhée » (2), exilé de son véritable royaume, quel but pourrait-il se proposer sinon de le reconquérir et de réintégrer sa patrie ?

Et le moyen de retrouver le paradis perdu, ne le possédons-nous pas aussi ? Nous savons comment l'homme en a été chassé. Or la simple description de cet éden nous montrerait qu'il est disposé « avec tant de sagesse qu'en retour-

(1) *Erreurs*, 1782, I, p. 31.

(2) *Tableau Naturel*, 1900, p. 57.

nant sur ses pas par les mêmes routes qui l'ont égaré, cet homme doit être sûr de regagner le point central dans lequel seul il peut jouir de quelque force et de quelque repos » (1). Et la théorie de la Réintégration doit nécessairement tourner autour de la figure centrale du Réparateur. C'est tout le Martinisme, magnifiquement cohérent et assuré, qui se déploie dans l'entendement à partir des intuitions fondamentales.

Nous avons vu la « dialectique » de Saint-Martin et décrit sous ce terme le parcours de l'homme vers la connaissance de son origine et de sa destination. Il est intéressant de noter que cette marche de la pensée reproduit la marche même de l'être. Comparons, en effet, l'appréhension de l'homme par lui-même avec ses conséquences et l'aventure humaine que cette appréhension permet de reconstituer.

1° L'homme jouit d'abord du bonheur éternel. Le « mineur » prend conscience de son imperfection actuelle et de l'aspiration de son esprit, en un mot retrouve l'idée de la béatitude originelle. Il s'en souvient en premier lieu.

2° Puis il médite sur la souffrance qui est son lot dans cette vie. Il découvre l'état après la chute. Ainsi l'Homme dans son périple tombe du Ciel, pour venir sur la Terre.

3° Enfin, l'Homme misérable comprend le mystère du passage, la distance qui sépare ces deux états. Ainsi l'Homme déchu franchira de

(1) *Erreurs*, 1782, p. 37-38.

nouveau la distance infinie, refera le trajet qui mène au Bonheur et obtiendra sa Réintégration.

Thèse, antithèse, synthèse. Bonheur primordial, chute et réintégration. Le mineur spirituel possède la ligne de son destin. Il l'a reconnue sûrement par une démarche logique, calquée sur sa courbe ontologique. Chaque homme retrouve en son esprit l'éternelle épopée de l'Homme.

« Je tiens pour vrai ce qui m'est donné pour vrai dans le fond intime de mon âme » (1). Ainsi Salzmann définit-il la vérité. Saint-Martin n'aurait sans doute pas renié cette profession de foi d'un illuminé. Mais l'aurait-il jugé suffisante pour fonder une doctrine, pour présider à une initiation, c'est-à-dire à un commencement ? C'est ce que l'on a parfois prétendu. Certains ont voulu bâtir sur ce seul critère subjectif l'ensemble du système martiniste. Et c'est pourquoi le tableau dont nous avons essayé de tracer les grandes lignes, paraîtra peut-être trop intellectuel, trop intellectualiste. On nous reprochera peut-être d'avoir insisté sur l'aspect rationnel du Martinisme. Il serait facile de répondre que cet aspect est le seul qui se puisse exposer ou discuter et qu'après tout, la pure mystique ne se décrit ni ne se prêche, que l'exhortation, par le fait même qu'on la formule, subit l'empreinte de la raison et en reconnaît implicitement le pouvoir.

Saint-Martin, dira-t-on, est un mystique. La

(1) Lettre à M. Herbart.

doctrine martiniste est une doctrine mystique. Assurément, mais ce serait trahir la mémoire de Saint-Martin que de le présenter comme un pur disciple de M^{me} Guyon.

Balzac critique violemment certains écrits mystiques : « Ils sont écrits sans méthode, sans éloquence et leur phraséologie est si bizarre qu'on peut lire mille pages de M^{me} Guyon, de Swedenborg et surtout de J. Böhme sans y rien saisir. Vous allez savoir pourquoi. Aux yeux de ces croyants tout est démontré. » (Préface du *Livre Mystique*. Œuvres complètes, Calmann-Lévy, XXII, 423). Si ces reproches peuvent à la rigueur s'appliquer à J. Böhme, ils ne touchent pas Saint-Martin. Les élans de l'Homme de désir reposent sur les considérations philosophiques des *Erreurs et de la Vérité*, ou du *Tableau Naturel* (1).

Il faut s'entendre d'ailleurs sur l'expression mystique. Le mot mystique, comme l'hindou yoga, sert à désigner deux idées différentes : d'une part l'union à Dieu, la vie que les chrétiens nomment « unitive », d'autre part une voie, une méthode, une technique (parfois très proche du plan physique comme dans le Hatha Yoga) qui mènent à cette union. D'un côté le but, de l'autre les moyens de l'atteindre (2).

(1) Quo Balzac, alors fervent martiniste, se garde bien de citer.

(2) « Le Yoga est l'ensemble des procédés physiques, mentaux et spirituels qui ont pour but la transformation profonde de l'Être humain, l'éveil en lui de l'Homme Nouveau qui, à l'état normal, est transcendantal et inac-

Pour reprendre la terminologie martiniste, distinguons : la Réintégration et la Voie Intérieure qui y conduit. Dans le tracé du chemin vers Dieu, peuvent figurer des traits rationnels qui n'auront plus place dans l'existence de l'homme réintégré. Quant à l'ascèse, quant à cette préparation morale à la vie unitive, elle prend place dans le cadre des éléments rationnels. Mieux encore, elle s'appuie sur lui. Il convient donc d'en traiter en premier lieu.

On rencontre chez Saint-Martin l'idée du Dieu « sensible au cœur » Mais cette relation ne constitue, le plus souvent, qu'un idéal, le fruit de l'amour et son couronnement. Mais la connaissance de Dieu, corollaire de la connaissance de l'homme, peut aussi être acquise par la voie intellectuelle. « Quant aux deux portes, le Cœur et l'Esprit, j'en crois, écrit le philosophe, que le premier est de beaucoup préférable à l'autre, surtout quand on a le bonheur d'être partagé dans cette partie. Mais elle ne doit point être exclusive principalement quand on a à parler à des gens qui n'ont à peine que la porte de l'Esprit d'ouverte et il faut être très scrupuleux sur cet enseignement, jusqu'à ce que la lumière vienne » (1).

La méthode est, dans les deux cas, identique d'inspiration. C'est en l'homme qu'on trouve

cessible » (J. Marquès-Rivière: *Le Yoga Tantrique*, p. 16, Paris, 1937). Pourrait-on donner une meilleure définition de la mystique martiniste que l'éveil du Nouvel Homme ?

(1) *Lettre à Willermoz*, 3 fév. 1784. Papus, p. 170.

Dieu. Mais alors que la découverte mystique s'avère strictement personnelle et parfois infructueuse, la démarche rationnelle revêt une valeur universelle. Le *Tableau Naturel*, par exemple, montrera que l'examen de l'esprit, la formation des idées, bref, que la psychologie suppose Dieu (1). Ainsi découvrira-t-on un nouvel élément à intégrer dans la dialectique martiniste et qui justifiera l'emprunt de la route intérieure.

Si inattendu que puisse paraître ce rapprochement, l'illuminisme de Saint-Martin se trouve bien caractérisé par les remarques d'un Maurice Blondel. Qu'est-ce que la mystique ? interroge cet auteur, et il répond : « La mystique porte non pas sur ce qui est obscurité et illuminisme, sur le subliminal ou le supraliminal, sur un jeu de perspectives subjectives, mais sur un mode très positivement déterminé et très méthodiquement déterminable de la vie spirituelle et de la lumière intérieure, c'est-à-dire qu'elle implique l'emploi préalable et concomitant de dispositions intellectuelles et intelligentes, un vouloir très conscient et très personnel, une ascèse morale selon des gradations observables et régulières » (2).

Nous reprochons avec Maurice Blondel ce faux illuminisme. Saint-Martin lui-même l'a dénoncé vigoureusement dans *Ecce Homo*. Et nous le réprouvons parce qu'il est en contra-

(1) *Tableau Naturel*, p. 8-9-10-11.

(2) *Cahiers de la Nouvelle Journée* « Qu'est-ce que la mystique » (Bloud et Gay, éditeurs), p. 19.

diction avec le véritable illuminisme dont le Martinisme représente le type achevé. Un mot ne doit pas jeter le discrédit sur une doctrine qu'il ne désigne que par confusion. « On m'a regardé assez généralement comme un illuminé, disait Saint-Martin, sans que le monde sache toutefois ce qu'il devait entendre par ce mot-là » (1).

J. de Maistre remarquera aussi, dans ses *Soirées de Saint-Petersbourg* (2), à quel point ce nom a été détourné de sa véritable signification. « On donne ce nom d'illuminés à des hommes coupables qui osèrent, de nos jours, concevoir et même organiser en Allemagne la plus criminelle association, l'affreux projet d'éteindre en Europe le Christianisme et la Souveraineté (3). On donne ce même nom au disciple vertueux de Saint-Martin qui ne professe pas seulement le Christianisme mais qui ne travaille qu'à s'élever aux plus sublimes hauteurs de cette loi divine ».

L'illuminisme est, en somme, le système, la tournure d'esprit qui offre le salut dans l'illumination. Mais que l'illuminisme présuppose cette illumination, rien n'est moins sûr. Sans doute Dieu pourra-t-il se manifester précocement et sans préparation. La certitude sera donnée et plus que la certitude d'une doctrine, le but sera

(1) Portrait n° 743, p. 97.

(2) *Soirées*, XI^e Entretien [II, 165].

(3) Cette organisation est celle des Illuminés de Bavière, disciples de Jean Weishaupt (R. A.).

atteint. Mais Saint-Martin possède de l'homme la plus fidèle et la plus exacte image. Nous l'avons vu puiser dans cette perception aiguë de l'essence humaine ses plus forts arguments. La quête de Dieu, la marche vers la réintégration, il admet que nous n'en possédons pas la clef par une révélation immédiate. Il faut la chercher, la demander. Et c'est dans ce but, pour répondre à ce besoin rationnel qui se dresserait hostile si on ne le satisfaisait, que le Martinisme procède d'une dialectique. Saint-Martin déclare que la plus grande erreur de l'homme serait de se désintéresser de la vérité, voire de la juger inaccessible.

« Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais déjà trouvé », dit Pascal. Et saint Augustin montrait qu'à la base de la demande de grâce, il y avait déjà une grâce qui permettait de formuler la prière ? Mais quelle que soit la gratuité du salut, de la Réintégration, il n'en demeure pas moins, au départ, un mouvement volontaire. Le martinisme ne méconnaît pas la volonté, même lorsqu'il lui prescrit de s'identifier à celle de Dieu. Car c'est là qu'elle trouve son plein épanouissement. Dans le premier pas qui conduit à la Voie, l'Homme doit fournir son effort. Et puisqu'il n'agit pas sans raison ni sans mobile, c'est à la dialectique martiniste qu'il appartiendra de lui montrer l'étoile pour le guider vers Dieu, son Principe.

Heureux celui qui verra l'illumination éclairer des rayons de la certitude la conclusion rationnelle. Il sera près du but. La dialectique l'aura

conduit à la mystique, car elle aura révélé l'homme à lui-même.

« Notre être étant central doit trouver dans le centre où il est tous les secours nécessaires à son existence » (1). Qu'il y trouve avec le secret de sa destinée et de son origine, les moyens de réaliser l'une en retournant à l'autre. Tel est le grand enseignement du Martinisme.

(1) *Correspondance*, p. 15.

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE

Le lecteur désireux de connaître la production littéraire relative au Martinisme pourra se reporter aux notes critiques de M. Van Rijnberk dans son étude sur Martinès de Pasqually (1) et surtout à la bibliographie publiée par M. de Chateaurhin (2).

Ce dernier ouvrage fournit la liste des principales éditions de Martinès et de Saint-Martin, ainsi que des livres consacrés en tout ou en partie, au Martinisme. Sans relever ici les quelques lacunes inévitables en un pareil travail, nous nous bornerons à rappeler l'existence des titres suivants qui apportent une contribution intéressante à l'histoire ou à la doctrine martiniste et qui ne figurent pas dans la liste de M. de Chateaurhin :

- | | |
|-----------------------------|---|
| AMBEKIN (R) | Le Martinisme, Paris, 1946. |
| ANGELUS (J.) | Angelus Silesius und Saint-Martin. Berlin, 1849. |
| ARSON (Chevalier R.-J.) . . | Appel à l'humanité. Paris, 1818. |
| BERTAUT (Philippe) | Balzac et la religion. Paris, 1942. |
| — — — — — | Un inédit de Balzac : Traité de la prière. Paris, 1942. |
| BARBEY D'AUREVILLY . . . | Les œuvres et les hommes. 1 ^{re} partie, p. 92, Paris, 1860. |
| BIDA (Constantin) | La croyance à la magie au XVIII ^e siècle, p. 124, Paris, 1925. |
| BIOGRAPHIE DIDOT | tome 43, col. 62 et ss. |
| BIOGRAPHIE UNIVERSELLE . . | (Michaud, 1825), t. 50, p. 19 (reproduction abrégée de la Notice de Gence). |

(1) G. van RIJNBERK : *Un thaumaturge au XVIII^e siècle : Martinès de Pasqually. Sa vie, son œuvre, son ordre.* Tomes I et II, Lyon, Derain-Raclet, 1938.

(2) G. de CHATEAURHIN, *Bibliographie du Martinisme*, Lyon, Derain-Raclet, 1939.

- BRIEU (J.) Articles in *Mercur de France* entre 1890 et 1919.
- BUCHE (Joseph) L'Ecole mystique de Lyon, 1776-1847. Paris, 1935.
- CANTU (César) Les hérétiques d'Italie. Paris, 1870 (tome 5)
- CATALOGUE des livres rares ou précieux du cabinet de feu M. de Saint-Martin. Paris, 1806 (B.N., D, 349380).
- CAZOTTE (J.) Œuvres badines et morales, historiques et philosophiques. Paris, 1817. T. I, pp. 14 à 20
- CHARPENTIER (John) Le Maître du Secret. Paris, s. d.
- CUSTINE (Marquis de).... Lettres inédites au Marquis de la Grange, publiées par le Comte de Luppe. Paris, 1925.
- CZERNY (Sigmund) L'Esthétique de L.-C. de Saint-Martin. Leopold (Pologne), 1920.
- DAMIEN (Ph.) Histoire de la philosophie en France au XIX^e siècle. Paris (tome I, p. 342).
- DELEUZE Histoire critique du Magnétisme animal (Un chapitre consacré à la doctrine des « Théosophes »).
- DERMENGHEM (Emile) ... Joseph de Maistre mystique. Paris, 1923.
- FAVRE (François) Documents maçonniques. Paris, 1866 (appendice sur Saint-Martin, p. 426).
- FERRAZ (M.) Histoire de la philosophie pendant la Révolution. Paris, 1889 (cf. III^e partie, ch. 2, p. 332 à 345).
- FRANCK (Ad.) Notice sur Martinès de Pasqually, p. 1045.
Notice sur Saint-Martin, p. 1809, in *Dictionnaire des sciences philosophiques*. Paris, 1875.

- FRANCK (Ad.)..... Articles in *Journal des Savants*, 1880, p. 246 et p. 269
- GÉRANDO Une conversation avec Saint-Martin sur les spectacles (in *Archives Littéraires de l'Europe*, 1804, t. I, p. 337 L'article est signé J.M.D. D'après Gence, Notice, p. 14, l'auteur n'est autre que le philosophe Gerando).
- GÓYAU (Georges) La pensée religieuse de J. de Maistre. Paris (cf. p. 51 à 71).
- GRÉGOIRE (anc. év Blois). Histoire des sectes religieuses 2 vol. Paris, 1810 (cf. t. I, p. 400, le chapitre intitulé : Illuminés Martinistes).
- GRILLOT DE GIVRY..... Anthologie de l'occultisme. Paris, 1929. Extraits commentés de Saint-Martin, p. 369.
- GROSCLAUDE (Pierre) La vie intellectuelle à Lyon dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle.
- GUTTINGUER (Uhlrich) .. Philosophie religieuse. 1^{er} volume: Saint-Martin. Paris, 1835 (Extraits favorablement commentés par l'auteur qui est catholique).
- JOUBERT (Joseph) Pensées (cf. n° 788 de l'édition V. Giraud).
- LAVISSE (Ernest) Histoire de France. Tome IX, 1^{re} partie, p. 299.
- (LE FRANC François) Conjuración contre la religion catholique et le souverain... Paris, 1792 (anonyme). Cf. chapitre VIII : Des Martinistes, p. 329.
- LUCHET (M. de)..... Essai sur la secte des Illuminés. Paris, 1789 (cité seulement à titre de contre-indication).

- MAGASIN PITTORESQUE .. Articles sur et pensées de S-M, épars dans les livraisons X à XVI.
- MARGERIE Le Comte Joseph de Maistre (sur S.-M., cf. p 429 à 442).
- MATTER (M.) Articles sur M^{me} de Boecklin in « *Revue d'Alsace* », nov. 1860 et avril 1861 (reproduits in « *Des Nombres* », éd. Schauer, 1861).
- MERCURE DE FRANCE..... Cf n° 408 du 18 mars 1809, p. 499 et ss. (Saint-Martin mourant sans vouloir recevoir un prêtre catholique.) Voir s.v. « Brieu » dans le présent supplément.
- MIRABEAU (H.-G. cte de) De la monarchie prussienne sous Frédéric le Grand. Paris, 1788 (Cf. tome V : Les sociétés secrètes en Allemagne.)
- MOUNIER (J.-J.) De l'influence attribuée aux philosophes, aux francs-maçons et aux illuminés sur la Révolution française. Tubingen, 1801, p. 151 : le Martinisme.
- NUOVA ENCICLOPEDIA ITALIANA, volume XIX, p 1040.
- NOUVELLE ENCYCLOPÉDIE du XIX^e siècle. Cf. s. v. « Martinisme » et « Erreurs (des) ».
- OBERKIRCH (H.-L. Waldner de Freundstein, Baronne d') Mémoires publiés par le Comte de Monthebrison. Paris, 1853 (Cf. t. II, p. 102 ss.).
- OBSERVATIONS sur la Franc-Maçonnerie, le Martinisme .. Avignon, 1786 (anonyme).
- ORLIAC (Jeanne d')..... Court article in *Revue hebdomadaire*, Plon, éd.

- PAILETTE (Clément de).. Livres d'hier et d'autrefois. Paris, 1896 (surtout p. 269, p. 284, etc...).
- REAL ENCYCLOPÆDIE fur protestant Theologie. Tome 13, p. 259.
- PENNY (E.-B) The Ministry of the Man Spirit. London, 1864.
- Select correspondence. London, 1863 (Traductions).
- PEZZANI (André) La pluralité des existences de l'âme. Paris, 1863.
- RENEVILLE (A. Rolland de) A propos du Martinisme (in *Revue La Nef*, avril 1945, n° 5, p. 140).
- RIVIÈRE (Jacqueline) J. de Maistre et le Philosophe Inconnu (article paru in *Les Veillées des Chaumières*).
- ROBINSON (John) Preuves de conspiration contre toutes les religions et tous les gouvernements de l'Europe. Londres, 1798-1799 (Martinisme, t. I, p. 59 et ss.)
- SAINT-RENÉ-TAILLANDIER.. Charles de Hesse et les Illuminés (in *Revue des Deux-Mondes*, 15 fév. 1866, p 891 et ss.).
- SALLERON (Paul), Louis-Claude de Saint-Martin, le Philosophe Inconnu (in *La Chronique de Paris*, n° 9, juill. 1944).
- SWETCHINE (M^{me}) Lettres, *passim* mais surtout t. I, p. 172; t. III, p. 97.
- TOURLET Notice Historique sur les principaux ouvrages du Philosophe Inconnu et sur leur auteur L.-Cl. de Saint-Martin. Paris, s. d (1807).

- (WIRTH Oswald) Le livre de l'apprenti. Paris, 1908 (sans nom d'auteur). Cf, p. 56 : Saint-Martin, auteur de la devise : Liberté, Egalité, Fraternité.
- WOLF (Maurice) L'occultisme à l'Académie (in « *Le Figaro* » n° du 12 février 1927).

TABLE DES MATIÈRES

	PAGES
AVERTISSEMENT	9
Qu'est-ce que le Martinisme?.....	13
I. — LOUIS-CLAUDE DE SAINT-MARTIN ET LE MARTINISME (rappel de quelques données historiques).....	19
1) Tableau chronologique de la vie des écrits de Louis-Claude de SAINT-MARTIN	23
2) Louis-Claude de SAINT-MARTIN et ses maîtres	25
3) Existence historique de l'ordre Martiniste.	41
4) Esprit de l'ordre Martiniste	49
II. — LA DOCTRINE MARTINISTE : méthode et dialectique.....	59
NOTE BIBLIOGRAPHIQUE	87